

Le Samedi

VOL. IV — NO. 39

MONTREAL, 4 MARS 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 6 CTS



LA REVANCHE DES CANICULES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 4 MARS 1893.



L'homme pense aux choses qui manquent à la charité, la femme les dit.

Le courage est une disposition de l'esprit qui nous fait oublier qu'on a peur.

C'est dans les bureaux d'assurance que sont traitées les questions les plus brûlantes.

Le père McFlynn souffre d'une réminiscence de son ancienne maladie : palpitation de la langue.

La tombe de laquelle il n'y a pas de résurrection est celle dans laquelle un homme enterre son intelligence.

Le dernier phénomène à Paris, c'est un singe qui joue du violon. C'est, cependant, chose assez commune en Amérique.

C'est vrai que le premier oiseau levé ramasse le ver ; mais il trouve le temps bien plus long que les autres jusqu'au midi.

Il est bon de laisser croire à un homme qu'il veut dire quelque chose jusqu'à ce qu'il prouve lui-même qu'il ne signifie rien.

Un homme n'est jamais en faveur du mariage quand il ne peut pas blâmer sa femme pour quelque chose qui va mal dans le ménage.

"Peuh! disait Toto d'un air dédaigneux, je sais bien que votre cheval court plus fort que moi puisqu'il a deux pattes de plus ; mais ôtez-les lui, et vous verrez si je ne le passe pas."

Preuve absolue de la supériorité de la femme sur l'homme : Elle peut en cinq minutes mettre dans la chambre et sur le bureau de travail d'un homme tant d'ordre qu'il lui faudra quinze jours pour y trouver quelque chose.

COMMENT LES MARIAGES SE FONT



Laure. — Maman et moi nous nous sommes amusées superbement... Oh ! en effet ; que vous avez un frère charmant !

Madame Riveroc. — N'est-ce pas, chère ? N'aimerais-tu pas à avoir un frère comme lui ?

Laure. — Dame !... Pas tout à fait !

Madame Riveroc. — Hein ! Ça ne te ferait pas plaisir ?

... Ah ! Je comprends. Je vais le lui dire.

Laure. — Je vous en prie, non. Pour l'amour de Dieu, non. Je ne vous le pardonnerai jamais.

Mais cela n'empêcha pas qu'il y eut un mariage dans les deux familles.

DÉLICATEMENT POSÉ

Elle. — Croyez-vous que l'on puisse lire son avenir dans la main ?

Lui. — Jusqu'à un certain point, oui ; tenez, par exemple, donnez-moi votre main, et je puis vous assurer que ma vie sera heureuse.

PAS DE MAUVAIS SANG

Premier tramp. — N'as-tu pas honte d'aller sur la rue avec d'aussi sales guenilles sur le dos ?

Second tramp. — Pourquoi avoir honte ? Ce n'est pas à moi.

COMME D'HABITUDE

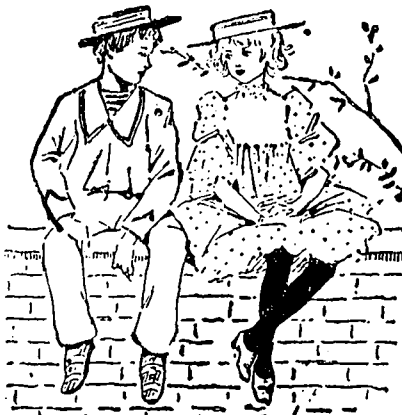
La tante. — Ainsi, tu es content de ce que les classes soient reprises ?

Henri. — Non, je ne le suis pas.

La tante. — Mais tu viens justement de le dire au monsieur qui était ici tout à l'heure !

Henri. — Je pense bien, c'est notre professeur.

POUR MONTER LE MÉNAGE



Estelle. — Mon cher Charles, avant de songer à nous marier, il faut savoir ce que vous avez.

Charles. — Pas mal de choses : un tambour, des raquettes ; puis papa m'a promis pour ma fête une flèche, un poney.

Estelle. — J'ai peur que nous ne puissions pas vivre sur cela. Faudra que je consulte.

MOTS D'ENFANTS

La mère. — Maintenant, tu vas te mettre à genoux, et tu vas demander au bon Dieu de te pardonner et qu'il te rende bon petit garçon pour que tu ne voles plus les confitures dans l'armoire.

Bob. — Oui, maman ; mais pas tout à fait comme cela. Je vais lui demander qu'il me laisse voler les confitures et qu'il me pardonne ensuite.

Au catéchisme :

Le curé. — Quels sont les péchés que l'on commet par omission ?

L'enfant. — Ceux qu'on aurait dû commettre et qu'on n'a pas commis.

L'oncle. — Qu'est-ce que tu étudies ?

Le petit Ernest. — L'arithmétique et la géographie.

L'oncle. — Je parie que tu ne connais pas la différence entre les deux ?

Ernest. — Oui ; ma géographie est bien plus épaisse que mon arithmétique.

DEVINETTE



Trouvez-y le cordonnier, son âne, sa forme, ses soies, et ses deux clients.

Fernand. — Ma sœur Juliette a commencé à prendre des leçons de clavographie.

Lucien. — L'idée ! Elle ne sait seulement pas jouer du piano.

Madame Bonceur. — Votre petit garçon n'a pas l'air d'avoir un gros appétit ?

Madame Hautehute. — Oh ! non, il ne mange pas, il est tout délicat !

Madame Bonceur. — Dis-moi, mon petit bonhomme, qu'est-ce que tu aimerais à avoir ?

Le petit bonhomme. — Rien, merci, madame ; maman m'a fait manger tant que j'ai pu avant de partir, pour m'empêcher de passer pour un porc.

QUESTION DE PRINCIPE

Elle. — Charles, pourquoi êtes-vous si opposé aux duos du piano ?

Lui. — D'après mes principes, ma chère, je trouve lâche de voir deux personnes s'attaquer à un seul morceau.

EN FAVEUR DE RIEN

L'ouvrier. — Êtes-vous en faveur du mouvement pour la journée de travail de huit heures ?

Le tramp. — Est-ce que j'ai l'air d'un homme en faveur d'un mouvement quelconque ?

DÉJÀ PRÉVENUE

Henri. — Quel froid y a-t-il entre toi et mademoiselle Sacdécus ?

Paul. — J'ai simplement fait la remarque qu'elle était bien fin de siècle ; et elle a compris que je voulais dire qu'elle avait quatre-vingts ans.

RISQUE DÉPLACÉ



Eulalie.—Quelle peur j'ai eue ! J'ai rencontré un tramp horrible.
Charles.—Mais tu avais Carlo avec toi ; il n'y avait pas de danger !
Eulalie.—C'est bien pour cela que j'ai eu peur. Exposer un chien de quatre cents dollars !

LE GUERRIER AMATEUR

Un naïf campagnard qui n'avait jamais quitté son village, fut agréablement surpris en voyant un jour plusieurs corps d'armée défilent lentement devant sa chaumière.

Les fanfares faisaient retentir les environs de leurs joyeux accords, et, à travers les nuages de poussière que soulevait la foule des cavaliers et des fantassins, on voyait flotter les étendards, et étinceler une immense forêt de piques et de lances.

—Où vont tous ces hommes, demanda le paysan à un soldat de la troupe.

—A la guerre, répondit celui-ci.

—C'est donc quelque chose de bien beau que la guerre, continua le campagnard, pour que tant de gens y aillent, vêtus d'habits magnifiques et précédés par de nombreux musiciens. Je voudrais bien me joindre à vous afin de jouir de ce ravissant spectacle !

—Tu n'as qu'à nous suivre, dit en souriant le troupière.

Et le soldat amateur courut se placer en tête de la colonne, parmi les fantassins.

Après quelques heures de marche, on rencontra l'ennemi. Aussitôt les trompettes se firent entendre, et les cris de commandement volèrent parmi les bataillons : C'était le signal de la lutte.

Notre campagnard, au comble de la joie, écoutait avec plaisir la musique guerrière, quand soudain une grêle de traits tomba sur lui et ses compagnons. Frappé au front par une flèche, il s'affaissa évanoui, perdant son sang par une large blessure.

La bataille finie, on ramassa les morts et les blessés ; parmi ceux-ci se trouvait notre infortuné villageois. La flèche adhérait à sa plaie ; ce qui lui arrachait d'horribles gémissements.

—Retirez doucement la flèche de la blessure, dit le chirurgien à ses aides, et si vous remarquez des traces de cervelle sur la pointe de l'arme, cet homme est perdu ; dans deux heures il aura cessé de vivre.

—Je suis sauvé ! s'écria à ces mots le blessé, transporté de joie.

—Pourquoi ? dit le chirurgien étonné.

—Parce que je n'ai point de cervelle ! ajouta

le naïf ; car, si j'en avais eu, je ne serais jamais venu ici pour apprendre à mes dépens en quoi consistait la guerre.

A PROPOS DE MUSIQUE

Le docteur X..., médecin major d'un régiment d'infanterie, était l'ennemi juré de toute musique civile ou militaire ; il ne s'agissait plus que de faire partager son idée par le ministre de la guerre.

Durant de longues années, notre savant chercha à collectionner, parmi les musiciens militaires, un nombre suffisant de poitrinaires ; la demande surpassait toujours l'offre, et les cas de phtisie pulmonaire fuyaient comme des mirages.

Un jour, — jour trois fois heureux ! — un militaire au collet galonné, et porteur de deux contre-épaulettes de musicien, entra dans le cabinet du docteur X..., qui put remarquer tout d'abord sa figure amaigrie, ses joues caves, ses pommettes saillantes et roses.

—Qu'avez-vous, mon garçon ? demanda-t-il avec un intérêt touchant.

—Monsieur le major, répondit le client, je sens un affaiblissement qui s'aggrave de plus en plus depuis quelque temps, je crache le sang.

Le docteur se frotta les mains, puis procéda à un examen minutieux du thorax.

—Vous êtes dans la musique ?

—Oui, monsieur le major.

—Combien y a-t-il de temps ?

—Deux ans.

—Deux ans seulement ! Comme ça a marché vite.

—Vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas, depuis que vous êtes dans la musique ?

—Je ne m'en sentais pas avant.

M. X... venait de trouver en deux minutes plusieurs alinéas de sa tirade humanitaire sur les instruments à anches, à embouchure et à biseau.

—De la flûte, du cornet à pistons, de la clarinette ? demanda-t-il avant d'éclater.

—De la grosse caisse, monsieur le major.

Patatras ! le mémoire n'est pas encore rédigé.

LES ŒUFS DES POISSONS

Dans la *Revue des Sciences appliquées*, M. We-myss Fuiton constate qu'on a observé plus de cent exemples affirmant la grande fécondité des poissons marins. On a évalué le nombre des œufs pour trente-neuf espèces déjà. Ce nombre varie beaucoup, suivant la taille et l'âge des sujets. Mais, de tous les poissons, la lingue produit la plus grande quantité d'œufs ; on en compte ordinairement de vingt à trente millions.

La lyre ne produit que quelques centaines d'œufs.

La morue a de deux à trois millions, jusqu'à sept ou huit millions d'œufs.

L'aiglefin en produit environ deux ou trois cent mille, même un million.

Le merlan noir en a quatre, cinq, sept ou huit millions.

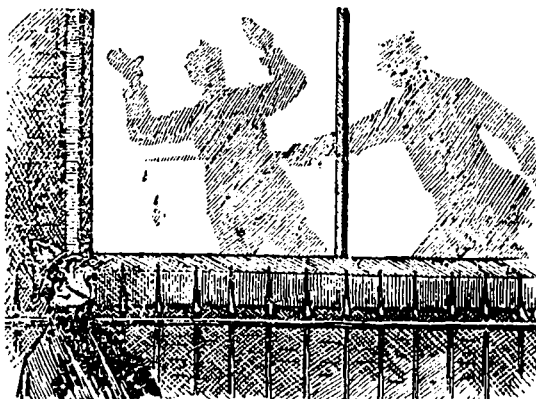
Chez le hareng leur nombre s'élève de vingt à cinquante mille ; sur seize sujets qui ont été examinés, la moyenne du nombre des œufs dépassait trente mille. Jusqu'ici, on n'admettait pas une pareille fécondité chez cette espèce.

Le turbot est aussi très fécond. Il produit depuis trois ou quatre millions, jusqu'à neuf ou dix millions d'œufs. Moins productive est la limande qui pond de trente à soixante mille œufs.

Proportionnellement à sa taille, le filet commun produit plus que tous les autres ; le nombre de ses œufs est de cinq cent mille ou un million et demi.

La sole est très productive, mais, comme pour d'autres espèces, on n'a pas encore évalué la quantité de ses œufs.

ILLUSION D'OPTIQUE



I
 Le sergent de ville entrevoit des ombres menaçantes. — Un cas d'assassinat ! J'appelle au secours.



II
 Denis à son ami très gris. — Un dollar que tu ne touches pas de ta canne en trois coups, l'endroit que j'ai marqué.

LE THERMOMÈTRE DE LA FINANCE



85,000 de revenu par année.

85,000 de revenu par année.

85,000 de revenu par année.

Rien.

Moins que cela.

FER A CHEVAL EN ALUMINIUM

Le *Rousski Invalide* (n° 109) rend compte, dans les termes suivants, d'expériences faites sur des fers à cheval en aluminium par le régiment des dragons finnois.

Pour comparer la solidité des fers à cheval en aluminium avec celle des fers ordinaires et pour tenir compte, en même temps, de ce que la ferrure s'use plus ou moins vite, suivant la manière de marcher du cheval, on procéda de la façon suivante: on choisit dans le régiment un certain nombre de chevaux qu'on ferra d'un pied seulement (de devant ou de derrière) au moyen de fers en aluminium, les autres pieds étant munis de fers ordinaires; ces chevaux comprenaient deux catégories, les uns n'ayant travaillé qu'au manège pour leur dressage de début, les autres ayant marché sur le terrain de manœuvres, dans les champs et sur les routes.

Lorsqu'au bout de six semaines on renouvela la ferrure, on constata que les fers en aluminium avaient tout aussi bien résisté et plutôt même mieux que les fers ordinaires; aucun fer ne s'était brisé. Et cependant les terrains sur les-

quels on avait fait marcher les chevaux étaient tous durs et pierreux.

On avait craint que l'aluminium ne se rouillât par l'humidité et que les produits de l'oxydation ne produisissent des détériorations dans le sabot; cette crainte ne se réalisa pas. Pour se rendre compte du degré d'oxydabilité de l'aluminium, on conserva des morceaux de métal pendant un mois entier dans un récipient humide: ils ne furent pas attaqués.

L'OREILLE

Une foule de proverbes empruntent de l'oreille leur piquant ou leur caractère. Avoir l'oreille basse, se faire tirer l'oreille, etc., dit le *Journal de la Santé*, démontrent combien la forme de l'organe auditif, tout insignifiante qu'elle paraisse, a des rapports avec un sens plus intellectuel.

Un grand peintre, Annibal Carrache, disait que l'oreille possède un genre de beauté qui lui est propre et qui n'a pas encore été bien étudié.

Ce trait contribue beaucoup à caractériser la physionomie.

Des oreilles aplaties sur la tête ou détachées, pointues ou arrondies avec grâce, charnues et pendantes ou petites et délicates, rappellent, chacune à leur tour, des idées de mollesse ou d'énergie, de grossièreté ou de délicatesse, d'idiotie ou d'esprit.

Les anciens faisaient beaucoup plus attention que nous à la beauté des oreilles. Ellien, qui nous a conservé dans ses écrits le portrait de la célèbre Aspasia, cite comme perfection une oreille courte et bien détachée de la tête. Martial met au nombre des difformités d'une femme de son temps, celle d'avoir les oreilles trop longues. Cependant les petites oreilles ne passèrent pas toujours pour être les plus jolies. Chez tous les peuples de l'Orient, en Chine surtout, on aime encore les oreilles très longues et très pendantes. Quelques peuplades de l'Amérique et de la mer du Sud, pour se développer le lobe de l'oreille, s'introduisent, dans le lobe percé, une feuille de palmier excessivement serrée qui élargit graduellement l'ouverture. Avec le temps, cette ouverture devient assez large pour y passer le poing.

Il est des nations tout entières qui tiennent

leurs oreilles grandes ou petites, à découvert; d'autres les cachent sous leurs cheveux ou leurs turbans, mais, en général, les femmes les laissent voir et croient avec raison, qu'elles accompagnent avec grâce les traits du visage.

La coutume de se percer les oreilles et d'y attacher divers ornements est très générale. On la retrouve chez les peuples les plus sauvages.

Les nègres de la Nouvelle Guinée ont de longues chevilles de bois, d'autres des ossement polis; les Floridiennes y suspendent des oiseaux-mouches et des colibris; d'autres y attachent de brillants coquillages; les femmes du Malabar ornent, dit-on, leurs oreilles de ces beaux insectes, d'un vert émeraude, du genre des céloines dorées.

Chez les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs et les Perses, les femmes ne mettaient leurs boucles d'oreilles que lorsqu'elles paraissaient dans les pompes sacrées ou les cérémonies publiques. Chez les Romains, les boucles d'oreilles étaient le symbole de l'esclavage.

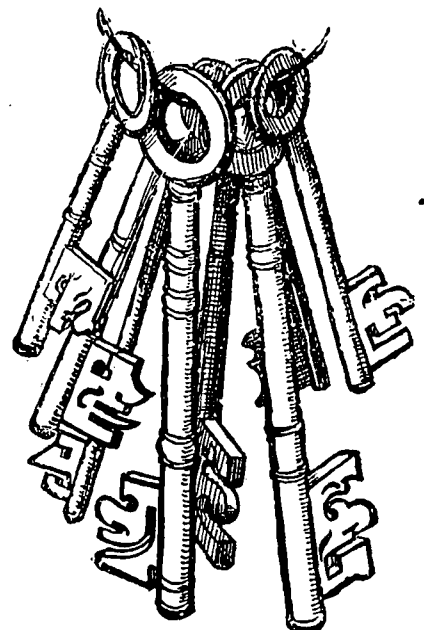
Avant la Révolution, la plupart des jeunes gens portaient encore de très petits anneaux d'or aux oreilles.

SUR TOUTE LA LIGNE



Elle. — Le diamant, c'est comme le cœur de la femme: ce qu'il y a de plus précieux au monde.
Lui. — Et de plus dur.

FINI: HEUREUSEMENT



Collection des passe-partout de nos meilleurs amis le matin du mercredi des cendres.

COMPLIMENT DOUTEUX



Monsieur Printemps.—Un bel éventail que vous avez là, mademoiselle Été !

Mademoiselle Été.—Oui, il m'a été donné l'année que j'ai fait mon début.

Monsieur Printemps.—Comme on travaille bien en France ! Dire que vous avez pu le conserver si frais !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Les enfants :

—Tante, est-ce bientôt les étrennes ?

—Non, mon enfant... mais pourquoi cette question ?

—Pour savoir quand il faudra recommencer à t'aimer davantage !

Dans le cabinet de travail d'un député de l'Algérie.

—Monsieur, c'est Sidi Ben-Amed, annonce la bonne.

—Un cheik ? jamais de la vie, je ne reçois pas.

—Savez-vous comment on appelle le député X... ?

—Non.

—Saint-Thomas.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il veut toujours toucher.

Un directeur de théâtre essaie de consoler le père d'un jeune pensionnaire qu'on laisse croupir dans les pannes :

—Croyez-moi, il a de l'étoffe, votre fils.

—Alors pourquoi ne l'employez-vous qu'en doublure ?

Dans un salon :

Pendant qu'une jeune dame est en grande conversation avec sa couturière qui lui fait essayer une toilette.

Arrive la femme de chambre :

—Madame, c'est le docteur.

—Le docteur ? Je ne peux pas le recevoir... Dites-lui que je suis malade !

Dans la rue :

—Comment vas-tu ?

—Très bien. Quant à toi, tu ne changes pas.

—Allons donc !

—Parole d'honneur ! Voilà vingt ans que je te connais, tu es toujours aussi chauve !

Le baron X... à son domestique :

—Qu'est-ce que j'apprends... tous les soirs on vous ramasse ivre-mort dans la rue.

—Ca ne fait rien, j'ai toujours sur moi une carte de visite de Monsieur.

Petit dictionnaire.

Autop.-ie. — Ouverture de la poule aux œufs d'or.

On disait à une paysanne, qui venait de perdre son mari subitement :

—Comment ! votre mari est mort sans secours ?

Il n'y a donc pas de médecin dans votre pays ?

—Mais non, répondit-elle avec candeur, chez nous nous mourons nous-mêmes.

M^{lle} Calino est garde-malade.

—Eh bien ! comment est aujourd'hui le malade ?

—Oh ! comme ça, Monsieur. Le médecin dit que s'il va jusqu'à demain matin, on pourra peut-être le sauver. Dans le cas contraire... tout espoir serait perdu.

Une ménagère examine, dans un bazar à bon marché, une nouvelle poterie, prétendue incassable et inaltérable.

—Mais..., demande la brave femme avec une nuance d'inquiétude, est-ce que ça ne donne pas du goût aux aliments ?

—Au contraire, Madame, réplique le marchand... ça leur en enlève !

On parle du Midi dont on vente le climat :

—Laissez moi donc tranquille, fait le marquis de Calinaux, il y fait aussi froid qu'à Paris, dans votre Midi ! Ainsi, la semaine dernière, j'ai fait venir un thermomètre de Nice : il marquait absolument le même degré qu'ici !

M. Prudhomme passe, avec son rejeton, devant la prison de la Roquette, au moment où une voiture cellulaire en franchit le seuil.

—Voyez-vous, Joseph, dit-il en montrant le fourgon, voilà où ça mène !

PAS TOUJOURS VRAI



Le maître d'école, (à son élève).—Ecoute, mon enfant. Rappelle-toi que pour faire ton chemin dans la vie, il faut toujours commencer par la base.

L'élève.—Jamais je ne le ferai, moi.

Le maître.—Comment ? Petit orgueilleux !

L'élève.—Ce n'est pas par orgueil : je vais aider à papa à creuser des puits.

Répétition générale.

Au second tableau d'une pièce à grand spectacle, l'un des protagonistes met le pied sur une trappe mal fermée, s'effondre, s'aplatit dans les troisièmes dessous et se casse net les deux jambes.

—Sapristi ! s'écrie l'impresario, si ça marche comme ça, demain !

Amour de bébé.

—Dis, maman, comment qu'on appelle la mère d'un petit âne ?

—Une bourrique, mon chéri.

—Alors, pourquoi donc que tu me dis toujours que je suis un petit âne ?

A l'hôtel.

Un voyageur haut de six pieds et demi arrive dans un hôtel pour y passer la nuit. L'hôte, en le conduisant dans sa chambre, lui dit :

—J'ai bien peur que ce lit ne soit pas assez grand pour vous.

—Oh ! peu importe, répond le voyageur facétieux, quand j'entrerai dans le lit, il aura deux pieds de plus.

Bouts rimés, de circonstance au lendemain de la radiation de Cornélius Herz des cadres de la Légion d'Honneur, trouvés dans la boîte du journal :

L'histoire nous dit qu'autrefois,

On pendait les voleurs aux croix.

A présent, les temps sont meilleurs :

On pend les croix aux voleurs !

Au Conseil municipal :

On a ouvert la fenêtre, à cause de la chaleur.

Le président.—La séance est ouverte.

Un conseiller (vivement).—La fenêtre aussi ? mais ça va faire un courant d'air !

Entre confrères :

—Et quand paraît-il, ton fameux journal ?

—Dans huit ou dix jours, j'attends la fin de la crise politique actuelle.

—Et ta rédaction...

—Mes rédacteurs sont au complet et choisis, je t'assure ; de fameux lapins !

—Des lapins ! pour une feuille de choux, alors

Extrait d'un roman :

« La pauvre jeune fille descendit de wagon suffoquée, étourdie par la fumée et eut grand-peine à trouver le compartiment des dames seules. Quelle horrible coquille !

Dédié à la règle.

Un monsieur se promène, un londrès entre les doigts de la main gauche et un stick entre ceux de la main droite. Absorbé par les distractions de la flânerie, il élève la main droite à la hauteur de sa bouche au lieu de la gauche et hume de toute sa force le bout de sa canne

—Tiens, dit-il, on dirait que ça commence à tirer un peu mieux.

La Société protectrice des animaux vient d'ajouter à ses statuts l'article suivant :

« Quiconque aura traité son prochain d'animal sera tenu de le protéger. »

Un chimiste, qui vient d'inventer une nouvelle encre sympathique et invisible, la lance en ces termes :

ENCRE PARLEMENTAIRE

(Adoptée par MM. les Sénateurs et Députés)

Devient, d'elle-même, invisible au bout de quinze jours

Deux députés se disputaient, hier, dans la salle des Pâs-Perdus.

Passé un troisième qui, sans penser à mal, jette dans la discussion ces mots :

—Pardon, je vous arrête !

—Sicrebleu ! s'écrient les deux autres sursautant, vous nous avez fait une peur !

Boireau, dont les cheveux grisonnent déjà, va l'autre jour chez un marchand d'oiseaux et lui demande un corbeau.

Comme l'oiselier s'étonne de cet achat peu accoutumé.

—C'est pour voir, lui dit Boireau, si les corbeaux vivent bien trois cents ans, comme on le dit.

HAUTE PHILOSOPHIE



Sambo.—Ça l'air bien tranquille de ton côté

Cicéron.—C'est vrai que j'ai l'air de ne rien faire ; mais je médite puissamment, va.

Sambo.—A quoi penses-tu donc ?

Cicéron.—Je songe combien ces blancs sont devenus puissants. Le bon Dieu n'a jamais pu faire de glace qu'en hiver ; et eux, ils en font en plein cœur d'été

COMPLIMENT NON PRÉMÉDITÉ



Le Professeur. — C'est très bien, mademoiselle Iris : mais ça ne ressemble pas au modèle. Le fait est que ces yeux, vous les avez pris de votre tête.

VENGEANCE ARABE

COUP DOUBLE

Il y a quelques années, un Arabe qui descendait de sa mule, s'arrêtait auprès de la tente de Moussa ben Djebel, l'indigène le plus riche et le plus hospitalier de la contrée et demandait à être introduit auprès de lui pour lui présenter, disait-il, le bonjour et ses souhaits en passant.

Moussa ben Djebel qui possédait plus de 500 hectares de terre, 30 bœufs, 10 chevaux, 400 moutons ou chèvres, était très aimé de ses coreligionnaires, à cause de sa générosité, et fort estimé par les européens qui appréciaient en lui l'homme juste, aux mœurs douces.

Aussitôt que le visiteur fut introduit, Moussa ben Djebel, qui le connaissait peu, mais recevait également bien ses amis et les hôtes que le ciel lui envoyait, s'empressa de s'informer, auprès du nouveau venu, des motifs de sa visite et lui dit, selon la coutume arabe :

— Quels que soient tes désirs, sur la tête de mon père, je m'empresserai, s'il est possible, de les satisfaire.

— Je ne désire rien, répondit le visiteur, si ce n'est de te présenter mes devoirs en passant et m'assurer que tout est pour le mieux dans ta maison.

— Que Dieu soit loué ! et sois le bienvenu sous ma tente, reprit l'hôte hospitalier, on va te servir ce que tu voudras manger, cherba, galette fraîche, couscous, tadjine et des fruits, le tout arrosé de leben et d'eau de notre bonne source d'Ain-el-Hadid qui fortifie en même temps qu'elle rafraîchit le corps.

— Le temps me presse, répondit l'hôte de passage, et je prendrai seulement une tasse de café.

— Qu'il soit fait selon ton désir, reprit Moussa qui ordonna d'apporter des tasses et le café.

On parla de choses indifférentes, ce qui n'empêchait le vieux cultivateur indigène de savoir parfaitement qu'un de ses coreligionnaires, ayant peu l'habitude de le visiter ne venait pas ainsi, sans motif, l'entretenir inopinément. Mais, les devoirs de l'hospitalité lui interdisant toute question indiscrette, il attendait patiemment qu'il plût à son hôte de passage de lui dévoiler le véritable mobile de sa visite.

Une heure s'écoula ainsi !

— Tu sais, finit par déclarer Miloud ben Aïssa,

qui n'était autre que le visiteur en question, que je suis attaché à l'étude de Me Targin, avocat défenseur près le tribunal d'El-Querda, ville que les Français (que Dieu les maudisse), appellent Clément Thomas, en souvenir d'un général qui mourut pour défendre leur gouvernement (que le feu du ciel le détruise) ; or, j'ai appris que ce défenseur qui vit comme tous les autres de procès et de la ruine des gens paisibles, savait de bonne source que tes propriétés étaient indivises et qu'un ou plusieurs de tes parents possèdent des titres, leur attribuant une part sur tes biens.

— C'est exact, répondit Moussa, trois de mes parents étaient mes copropriétaires pour de faibles parts, j'en ai désintéressé deux et un seul, dont je n'ai pas de nouvelles du reste, possède un titre portant sa part à un dix millième, qui peut représenter 8 ou 10 douros, que je m'empresserai de lui verser par devant le cadî dès qu'il en manifesterait le désir.

Cette part, reprit Miloud, ne vaut en effet que le prix auquel tu l'évalues, mais ce que tu ne sais probablement pas, c'est que ton parent, qui est tiraillé au service des roumis (que Dieu les maudisse), n'est plus ton copropriétaire, qu'il a vendu cette part à Me Targin pour une somme de 200 francs et que ce dernier, se basant sur une loi française, va

demandeur la licitation de vos biens indivis.

— La licitation ! qu'est-ce que cela ?

— C'est quelque chose qui veut dire que nul n'étant obligé de rester dans l'indivision, ton copropriétaire ne pouvant prendre en nature un dix-millième de tes champs, de tes sources, de tes bestiaux, de tes tentes de tes burnous, de tes tapis, etc., etc., de tout en un mot, et que lui en offrir-tu dix fois la valeur, il peut dire qu'il veut son compte exact, il a le droit de tout faire vendre pour prendre sa part en espèces. Il suit de là que tous tes biens seront vendus, grevés de frais de timbre, d'affichage, de publicité, d'actes de notaire, de jugements, plaidoiries, etc.

Moussa ben Djebel, qui restait perplexe, finit par dire :

— Mais, s'il me fait manger mon bien à ce jeu de procès auquel je ne connais rien, il perdra aussi sa part, où donc se trouve alors son intérêt en cette affaire.

— Je vois, mon pauvre Moussa, que tu ne connais pas les affaires, M. Targin a fourni l'argent pour acheter le titre de ton cousin et bien qu'en étant aujourd'hui le véritable propriétaire, ce n'est pas en son nom que ce titre est enregistré, c'est au nom d'un homme à lui, d'un homme de paille, comme ils les appellent, eux les roumis : c'est cet homme de paille, un juif nommé Yous sef ben Tarbia qui te poursuivra, te fera tout vendre par le ministère de M. Targin et se portera enchérisseur jusqu'à concurrence de vingt-cinq ou trente mille francs qui représenteront à ce moment-là les frais engagés, ce qui fait que si tu ne pousse pas les enchères plus loin, M. Targin ou son prête-nom resteront propriétaires pour les frais dont la presque totalité lui sera due à lui-même ; si, au contraire, tu veux pousser les enchères au-delà, tu seras son débiteur de cette somme qui ne lui aura

coûté que de l'encre et un peu de papier timbré.

— Mais c'est une infamie !

— Je ne dis pas le contraire, mais c'est ainsi ! la loi française qui a été faite pour la France, produit pour nous, qui avons d'autres besoins, ces jolis résultats.

— Que faut-il donc faire ? demanda Moussa perplexe.

— Une chose très simple, répondit Miloud, je prouverai à M. Targin que tu n'es pas dans la position qu'il suppose, que presque tous les biens sont grevés de Rhanias. Je me ferai vendre le titre en question.

— Pour quelle somme ? s'écria Moussa qui avait peu de confiance dans le désintéressement de son hôte.

— Deux mille douros, répondit Miloud froidement.

— Jamais ! s'écria Moussa ben Djebel, jamais je ne consentirai à acheter mon propre bien qui me vient de mes ancêtres, de père en fils ; je n'ai jamais rien pris à personne et je ne puis croire que les Français et leurs lois puissent dépouiller un honnête homme qui respecte leur puissance et paie sans murmurer les impôts qu'ils demandent. Quant à toi, fils de chien, tu es de notre race et tu sers de limier aux chacals qui veulent nous dévorer vivants, sors d'ici, chien maudit que le mal qui arrivera retombe sur ta tête et remercie Dieu d'être aujourd'hui son hôte sacré.

— C'est toi qui l'auras voulu, répondit Miloud, ce qui est écrit est écrit, et il était dit que tu ne voudrais pas entendre la voix de la raison ; je t'ai averti, que Dieu te protège, adieu !

Un an après cette aventure, Moussa ben Djebel dont tous les biens avaient été licités, était réduit à l'indigence.

Il obtint, grâce à ses excellents antécédents, une place d'Aoun près le tribunal qui avait prononcé sa ruine ; il fit entrer son petit fils en qualité de chaouch chez M. Targin qui disait très haut que c'était bien malgré lui, qu'il avait été obligé de poursuivre cette bonne famille pour le compte de l'un de ses clients.

L'honorable avocat, rapidement enrichi grâce aux dépouilles de Moussa ben Djebel et de quelques autres victimes, roulait carrosse dans le pays où il était au reste fort considéré, il se faisait craindre au surplus, et, grâce à l'argent dont il disposait, il répandait à volonté les grâces pour ses amis, la terreur et la ruine sur ceux qui ne s'inclinaient pas assez bas devant son importance aussi, était il le candidat préféré dans toutes les élections, décoré et aspirant à la députation.

Trois ans se passèrent ainsi ; chacun paraissait avoir pris son parti d'un déni de justice, dont les victimes ne se plaignaient même pas, lorsqu'un matin de l'année 1890, on trouva M. Tar-

PAIX ARMÉE



Le philanthrope. — Mais, c'est votre mari ! Il s'est encore battu ?
Brisquette. — Le pauvre enfant ! Il n'a de paix que lorsqu'il se bat.

gin assassiné, dans son propre lit et la tête pres- que séparée du tronc, sa femme et ses trois en- fants étaient également égorgés, les meubles étaient fracturés, l'argent et les bijoux avaient disparu.

La Justice ne fut pas longue à mettre la main sur le coupable. Dans la chambre de M. Targin, on trouva une blague appartenant à Miloud ben Aissa, l'homme de confiance du voleur légal ; dans l'appartement de Mme Targin, des empreintes correspondants aux chaussures du même indigène furent relevées sur plusieurs points, il n'y eut de doute dans l'esprit de personne et Miloud ben Aissa, qui voulait établir qu'il avait passé la nuit dans la famille de Moussa ben Djebel, ayant été démenti par ce dernier, ne put établir d'alibi ; au surplus, on trouva dans un petit jardin, qu'il possédait près de la ville, la plupart des bijoux et de l'argent volés. Reconnu coupable à l'unanimité et condamné à mort Miloud ben Aissa fut exécuté trois mois après sur la place publique de Clément Thomas.

ÉPILOGUE

Quelques mois après le cours des événements que nous venons de rapporter, on donnait une fête indigène au douar des Ouled Kheil, voisin du centre de Clément-Thomas, lorsqu'un des jeunes cavaliers qui se faisait le plus remarquer, par son ardeur dans la fantasia, tomba si malheureusement de cheval que tous ses amis, et lui même, virent bien qu'il n'en reviendrait pas. Il fit signe à ceux qui l'entouraient qu'il voulait parler et chacun ayant fait silence, il dit :

—Je suis le petit fils de Moussa ben Djebel, il y a quelques mois à peine, j'étais chaouch de la famille Targin, c'est moi qui ai assassiné toute cette famille ; c'est moi qui ai partout semé les preuves de la culpabilité de Miloud ben Aissa, au moyen d'une blague à tabac que je lui avais dérobé et en employant ses propres souliers, que je lui avais pris pendant qu'il attendait une personne que je lui avais promise, et qui n'est pas venue, de telle sorte, qu'il ne put sortir au moment du crime ni être vu dans quelque lieu public, ce qui l'eût sauvé, ni pouvoir citer une personne avec laquelle il aurait passé la nuit ; c'est encore moi qui ai caché dans son jardin, les bijoux et l'argent que j'avais pris chez le roumi que je venais de tuer, c'est lui, c'est ce maudit, qui a aidé le voleur Targin à dépouiller ma famille que j'ai réussi à venger, je meurs sans regret, ma haine est assouvie, guerre aux roumis, tous fils de chiens ! Et il expira.

CHARLES DE TRABAN.

Alger, 15 janvier 1893.

PAS TOUT DE SUITE



Elle (après une scène de mariage). — Je suis prompt, c'est vrai. Mais j'ai bon cœur. Tiens ! Ça serait à recommencer que je t'épouserais encore.
Lui. — Je veux que le diable m'emporte si ça arriverait.

THÉÂTRE ROYAL

LA TROUPE ROSE HILL.



Rice et Barton, qui ont maintenant la direction de cette troupe burlesque, peuvent se flatter de posséder une des meilleures combinaisons du genre, sur la route.

Que l'on compte les "spécialités" Carr et Tourjee, les Delles Clayton et Prescott, Crawford et Bowers, Mlle Frankie Haines Mullen et Mlle Annie Dunn, et

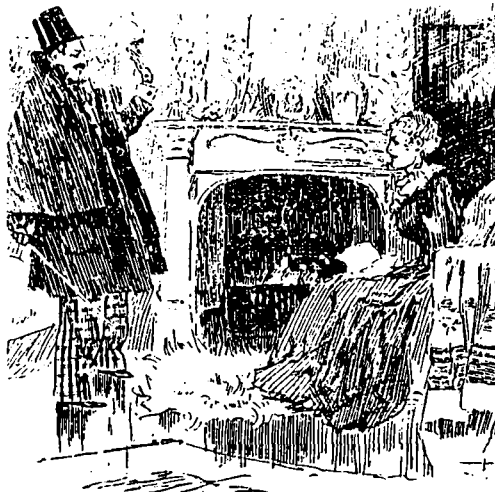
enfin, cet extraordinaire acrobate et gymnaste qui a émerveillé, par sa hardiesse et sa souplesse, on ne trouvera que des acteurs hors ligne. Ce gymnaste est M. Holland.

La bouffonnerie appelée Mounte Bank, est insurpassable. Actrices et acteurs rivalisent en bons mots, spirituelles boutades etc. La danse et le chant sont aussi de bonne marque.

La troupe de Rose Hill est certainement la plus forte de ce genre, aussi obtient-elle des succès légitimes.

La semaine suivante : Crime's Cellar Door.

L'ART D'ÊTRE D'ACCORD



(3 heures du matin.)

Elle, (avec sarcasme). — Oui ! Te voilà dans un bel état !

Lui. — Vrai ! Un bel état ! Alors tu l'aimes ? J'avais peur que ça te déplût.

A FORCE D'ESSAYER

La petite Anna est assise sur les genoux de son père, un miroir à la main. Après s'être regardée, elle dit à l'auteur de ses jours :

— Papa, est-ce le bon Dieu qui m'a faite ?

— Oui, ma petite chérie.

— Et c'est lui qui t'a fait aussi ?

— Oui, c'est lui aussi.

Puis se regardant de nouveau dans le miroir :

— N'est-ce pas que le bon Dieu travaille bien mieux aujourd'hui qu'autrefois ?

UNE BONNE PRÉCAUTION

Premier ami. — Ne trouves-tu pas que les chars électriques affectent ta montre ?

Second ami. — Non, pas du tout.

Premier ami. — Étonnant ! Comment t'arranges-tu ?

Second ami. — Je ne porte que mon reçu du prêteur sur gage.

DOUTE RAISONNABLE

L'ami. — Et votre nouveau chien, a-t'il quelque valeur ?

M. Turlupin. — Je le croyais, mais je commence à en douter.

L'ami. — Comment donc ?

M. Turlupin. — Il y a un mois que je l'ai, et personne n'a encore essayé de me le voler

OPPOSITION DE TERMES



Paysan, en face d'une ouverture des caves de la bitisse la New-York. — Pristi ! C'est un grand tron !
Son compagnon. — Je te crois ! C'est une cave !
Le paysan. — Cette cave-là doit avoir trois étages de haut.

INCONTESTABLE

Adolphe. — Comment sais-tu que Gustave soit en amour avec mademoiselle Belépingle.

Louis. — C'est facile à voir ; ça fait trois semaines qu'il essaie de lui montrer le jeu d'échecs !

UN MOT DE TROP

Lui. — Saviez-vous qu'un diamant, même à la noirceur, jette une lueur quand on le frictionne ?

Elle. — Vraiment ? Non ! Mais si vous avez apporté la bague avec vous, je ferai l'expérience.

QUEEN'S THEATRE

L'AMI FRITZ



La fameuse pièce de Erekman-Chatrian : "L'ami Fritz", a, il y a quelques années, créé un véritable enthousiasme, au Théâtre Français, à Paris, et le tout Paris s'en est occupé durant près d'un an. L'adoption de cette pièce à la scène anglaise a fourni une œuvre de théâtre de grand mérite, lorsque la troupe Manola-Mason, du Théâtre Hermann, de New-York, s'est chargée d'en donner

l'interprétation, le monde du théâtre en a été vivement impressionné, non seulement à cause de la pièce elle-même, mais aussi à cause des difficultés de l'entreprise. Et cependant le succès a couronné les efforts de cette troupe encore à ses débuts, comme organisation.

La pièce est une peinture de la vie Alsacienne. Elle exige, en conséquence, une mise en scène et des costumes pittoresques. La musique entre dans la représentation pour une large part, et elle a été composée par M. L. N. Edwards.

Mlle Manola, qui est mieux connue comme cantatrice que comme actrice, et M. Mason, qui, de fait, est un excellent chanteur, bien que mieux connu comme acteur, seront secondés par 15 assistants artistes.

La représentation est embellie par des quatuors, de voix d'hommes et de femmes. Le nombre total de la troupe est de 21 personnes qui paraîtront au Queen's Theatre, lundi, le 6 mars, avec les mêmes accessoires dont elles se sont servi pour inaugurer cette représentation.

LES DÉCADENTS



Lui (de l'ordre des ducs). — Ne croyez-vous pas que l'existence est une soie ?
Elle (avec l'accent voulu). — Oui, l'existence de quelques uns.

LE LOUP

I



OUT jeune que j'étais lorsqu'il trépassa, je l'ai pourtant connu, mes chers compatriotes, oui, très bien connu, celui que vous désignez ainsi : La France, en compagnonnage ; de son vrai nom Desbrousses, Sylvain Desbrousses, natif de La Fère-Tardenaise. Or, il avait un autre surnom encore, et dont il était fier, sous lequel on le respectait à trente lieues à la ronde ; il s'appelait *le Diable* ! Non pas qu'il fut méchant, ô le pauvre !

ni même malicieux ; tout au rebours : simple comme un petit enfant ; pacifique à l'excès, voire débonnaire, quoique d'une force redoutable ; mais, disait on, " il vivait dans le feu ! " Maître fondeur à la vieille forge de la Minière d'Essy-en-Valois, où mon brave homme de père remplissait les fonctions de caissier-comptable, depuis vingt ans qu'il conduisait le haut fourneau, la coulée n'avait jamais été faite sans lui. Pour moi, bambin, ayant comme de droit mes livres entrées à l'usine, ainsi que les femmes et les enfants des forgerons qui venaient l'hiver se chauffer dans les halles d'affinage, à la chaleur perdue des foyers. C'était un de ces forgerons comme on n'en voit plus maintenant.

II

C'était en l'hiver de l'année 1840 : rude hiver et mauvaise année. Depuis trois ou quatre relevées, la marche régulière du fourneau s'était dérangée, et le fondeur paraissait inquiet. Il examinait d'un air pensif les scories brûlantes qui buvaient du creuset et se signaient en lave vitreuse ; il auscultait longuement, autour des flancs de la cuve, la respiration du volcan et les bruits du vent dans ses cavernes invisibles ; il donnait d'un ton bref des ordres qui semblaient contradictoires. Le jet de fonte tarissait à chaque coulée. Une

nuît, enfin, les bras tombants, la sueur au front, on le vit s'asseoir à l'écart, dans un coin obscur de l'atelier, et rester là plus de trois heures, absorbé, sans dire mot. Les compagnons longtemps se parlèrent bas ; puis ils s'approchèrent, l'entourèrent. Un vieux se pencha :

— Vous êtes malade ?

Muet.

— Qu'a-t-il ?

— On ne sait pas.

Lui, soudain, se redressa, résolu.

— Camarades il y a un loup !...

Tous sentirent un choc ; car ils savaient ce que cela voulait dire. Un spectre subitement évoqué, l'effrayant fantôme Misère venait de passer devant leurs yeux.

— Voilà quatre jours que je le sais là, proféra-t-il, ce malheur de loup !

Et il montrait le poing vers le fourneau.

— Je ne voulais pas vous le dire ; mais à quoi sert ? J'ai fait l'impossible pour en venir à bout. J'ai voulu le brûler : pas moyen ; j'ai essayé de l'avoir par miettes : le fer refuse dessus. Il a grossi, grossi ; il est terrible, il bouche tout l'ouvrage. C'est fini...

Il y eut un silence. Puis sombremen-

— Il va falloir mettre bas le feu. Refroidir, vider le fourneau jusqu'au fond : en voilà pour quinze jours. Et puis, la chose sera d'exterminer le loup à coups de tranches, il y aura du mal, car il est d'acier ! il faudra l'arracher par morceaux. Réparer, après cela, sécher... Enfin, quoi ? Je n'ai pas besoin de vous le dire. La campagne est perdue. Trois mois de chômage. Nous sommes flautés, nous autres ; et les camarades aussi, car l'affinage va éteindre ses foyers ; tout s'arrête...

Et décembre qui vient ! L'usine froide, fermée ; pas de pain à la maison, les femmes criant misère, les pauvres mioches en guenilles, nu-pieds, pâles et la faim au ventre : voilà ce qu'il leur avait enfoncé dans le cœur avec ces deux mots, et pourquoi chacun, tête baissée, pensait et ne disait rien.

— Écoutez, reprit-il enfin, écoutez, les enfants ; il y a peut-être encore un moyen, si vous voulez. Dame ! ce serait rude ; je ne vous dis que ça !

Malheureux en amour, heureux au jeu



Le père. — Ainsi, tu viens encore d'avoir une querelle avec Charles ?

Clara. — Qui a pu vous le dire, si ce n'est lui-même ?
Le père. — Pas du tout. Mais quand je l'ai vu, ce soir, nous gagner des sommes folles au club, j'ai bien compris ce qui s'était passé.

PROPOS DE CAREME



Le président de la société protectrice des animaux. — Non, madame, pas même du poisson. Je ne veux, sous aucune forme, me prêter à la destruction de la vie. Voyez, ces chers petits poissons : hier encore, ils s'ébattaient gaiement dans l'eau.

La dame de la maison. — Mais c'est précisément pour leur bonheur. C'est peut-être la première fois qu'ils ont connu les bienfaits de la chaleur.

— Tout de même !

— Une vraie chaude, vous entendez !

— Tout de même encore !

— On est des durs ? on est des braves ?

Ils étaient des durs, ils étaient des braves, ces noirs forgerons à la face roussie, faits à bouillir et à rôtir ; pourtant il leur passa comme un froid dans le dos quand l'autre leur ouvrit enfin sa pensée. Il s'agissait d'éventrer la fournaise en plein feu et d'arracher le loup *tout vivant* de ses entrailles embrasées...

— Faut être le diable pour inventer une pareille idée, grommela soudainement un vieux tison de forge ; ça ne s'est jamais vu !

— Ce qui ne s'est pas vu peut se voir !

Alors, s'animant, il se mit à leur expliquer, avec force détails et termes de métier, comment il entendait procéder ; quels moyens il avait combinés, quelles précautions il traitait en réserve contre les accidents possibles. Il avait tout calculé, tout prévu. Les objections, l'une après l'autre, tombèrent. Eux, effrayés encore, mais subjugués, se sentaient raffermis, entraînés.

— Eh bien, les amis, ça tient-il ?

— Ça tient !

— Allons-y, pour lors !

Deux heures se passèrent en préparatifs.

Une pâle clarté d'aube hivernale amenait l'équipe de jour au renfort quand la longue et lourde barre de fer acérée, suspendue par des chaînes à la façon du *bélier* des anciens, commença de battre la muraille au fond de l'arcade. Quatre hommes la manœuvraient ; lui, le maître, dirigeait l'attaque. A petits coups, d'abord, l'acier mordit, égrena le porphyre ; puis, lorsque deux ou trois pierres, descellées, se détachèrent, le revêtement extérieur tomba morceaux par morceaux, mettant à nu le cœur du mur, rouge sombre, ensuite rouge vif, à mesure que la pointe pénétrait plus avant. Bientôt la paroi réfractaire intérieure, entamée à son tour, céda ; plusieurs trous la crénelèrent, y percèrent comme des yeux ardents d'où rayonnait une lumière aveuglante, aiguë, qui les força tous de baisser le regard. Il faudrait être du métier pour comprendre comment on put introduire, l'une après l'autre, par ces étroites meurtrières, de gros barreaux de fer et les assujettir d'une manière inébranlable pour former en dedans une sorte de grille, destinée à soutenir la charge en feu, qui, sans cela, se serait écoulée, vidée tout entière... Ce fut, vous pouvez bien m'en croire, une œuvre de Cyclopes ! Alors le bélier reprit à battre avec violence, à grande

volée ; les pierres, les briques sautaient, croulaient ; des hommes à mesure, avec des crochets, déblayaient, entraînaient les débris vitrifiés. Les vapeurs, tout en eau, se relayaient de cinq en cinq minutes.

—Hardi, les gars ! hardi ! — Ça vient.

Tout à coup, un pin de la cuve oscille, s'abat ; une brèche énorme s'ouvre avec une débâcle de charbons brasillants, de laves ruisselantes, une sourde bouffée de flammes. Devant cette bouche de cratère subitement béante et sa radiation torride, tous les autres furent forcés de lâcher pied ; ils reculaient, ils s'abritaient derrière l'angle de l'embrasure : un seul tenait, lui, le fou, lui l'enragé, le damné ! s'il rompait d'un pas, il revenait, plus âpre, à l'assaut. La tête couronnée, les bras entortillés de loques mouillées, d'où s'élevait une vapeur épaisse, on le voyait par derrière, tout noir se projetant sur le fond de clarté fulgurante, qui se démenait et furieusement tisonnait de son croc battant, tordant, arrachant faisant pleuvoir le feu, les fragments calcinés, pour agrandir et dégager la trouée. Alors, en se mettant les deux mains croisées en visière sur les yeux et clignant la paupière, on put apercevoir dans le ventre ouvert de la fournaise l'objet de tant de malédictions et de haines, le terrible loup : l'énorme, effroyable masse de métal incandescente, molle et poreuse, ruisselante de lave en fusion, qui gisait, affaissée sous son propre poids, dans la partie rétrécie du foyer, obstruant les chemins de la flamme.

—Allons, allons ! il ne s'agit pas de rester là. Vite les pincettes !

A cet ordre, quatre vigoureux manœuvres amenaient une formidable tenaille à longues branches torses, quelque chose comme une atroce forceps emmaillé d'une chaîne traînante. L'intrépide la saisit, avec leur aide, l'approcha, la mit en prise ; la mâchoire d'acier se referma...

— Il est mordu ! Il est croché ! On le tient ! A la grue, voyons ; tout le monde dessus !

Le noir engin vira, cria ; ses palans se raidirent ; la chaîne rivée à la pince se tendit et les engrenages grincèrent. On se pend aux manivelles, on s'accroche aux barres, aux leviers :

—Hardi, donc ! Pesez, nom de nom ! pesez ! Han.

Rien. Le bloc, trop engagé, résistait. Trois fois, après avoir un instant soufflé, la troupe se rejeta, pleine de rage sur la grue ; tous se ruaient aux moufflets, tiraient à mort, s'arc-boutant, se crispant à se faire craquer les os. En vain. Un mailloon cassa ; les serres étaient tordues.

Les bras leur tombèrent. Ils s'entre-regardaient,

grondant de sourdes imprécations. Lui, les dents serrées, se frappait le front à coups de poing.

Soudain, de ce crâne martelé jaillit un éclair, une idée de génie : "la roue !"

— Ici, quatre lurons ! s'écria-t-il, en se dirigeant vers le fond obscur de la halle. — Et des merlins ! Jetez-moi bas cette cloison !

De l'autre côté du mince hourdis de briques que trois coups de maillet eurent en un clin d'œil défoncé d'une large baie, tournait la grande roue motrice de la forge, celle qui met en branle les marteaux. Une longue et pesante chaîne fut couchée à terre, et, passant par l'ouverture, alla s'enrouler sur l'arbre, le gros essieu de bois de la rustique et puissante machine un instant arrêtée ; tandis qu'à l'autre bout s'ajustait un effrayant grappin à quadruples branches recourbées. On comprit. Mais qui donc irait jeter la griffe sur le loup acculé dans le fond de son antre infernal ? Il n'y en avait pas deux pour oser cela, non ; il y en avait qu'un seul ! On frémit quand on le vit s'avancer jusqu'à l'entrée du gouffre, ployé, presque rampant, allonger l'ancre balancée en équilibre au bout du grand bras tendu de la grue, l'agrafer solidement, sans hâte, assurer la prise de l'ongle d'acier. Subitement il se rejeta en arrière :

— Misère ! Je sens le roussi !

Puis ayant passé ses doigts à travers sa brousaille :

— Hé ! toi, là-bas, le meunier, cria-t-il, en se penchant dehors par le soupirail ouvert dans la muraille, à la vanne ! — Là ! Donnez l'eau.

Le flot se précipita sur la roue, écumeux, avec un bruit frais de cascade ; puis la lourde charpente s'ébranla, fit un tour, en vidant sur l'essieu le mou de la chaîne, qui se raidit, craqua...

— A présent, jeta-t-il avec un geste de va tout, faut que ça vienne ou que ça crève !

Sous la traction irrésistible, le loup s'arracha, saillit, bondit hors, et tomba sur le sol avec un choc sourd dont la terre trembla, emportant après lui tout un côté du creuset, un écroulement de braise, de matières rubéfiées et gluantes, dans une envolée furieuse d'étincelles. La masse, toute blanche de chaleur et suante de scories en liquéfaction, fût traînée quelques pas encore sur la place, labourant le sable et laissant derrière elle une bavure vitreuse. Contrains de s'écarter devant son haleine de flamme, les ouvriers contemplaient le monstre avec stupeur ; il leur semblait formidable, et devait bien peser, à leur dire, au moins six milliers.

— A la pompe ! commanda le fondeur. Vivement !

Dirigeant le jet de la lance contre l'avalanche ignée qui débordait du talus de l'embrasure, ils l'arroserent, ils l'inondèrent ; le feu,

LES GUIGNONS DU MÉTIER



Reflexions d'un sergent de ville. — Vrai ! Je consentirais à aller les relever ; mais il n'y a pas de danger que ça tombe, celles-là.

l'eau vinrent aux prises, et ce furent des sifflements, des grondements, des râles ; un nuage opaque et sanglant de vapeurs s'éleva, se gonfla, remplit la halle, puis, lentement, reflua par toutes les ouvertures et se dissipa, tandis que les bouillonnements, peu à peu, s'apaisaient, que les hommes, avec leurs ringards, leur rateaux, s'évertuaient à déblayer les charbons fumants pour dégager l'issue.

— Maintenant, maintenant, avouait aux compagnons le preux tenant de cette terrible passe d'armes, rien n'est fait.

Il avait raison ; ou plutôt le pire restait à faire. Le rude, le dangereux aussi, non moins nécessaire, c'était de réparer la brèche. Reconstruire la muraille abattue devant ce trou béant, en face des profondeurs radiantes et de la pluie de feu qui tombait de la grille, vous imaginez-vous bien si que cela devait être ! On s'ingénia d'obtenir le mieux possible la large déchirure au moyen d'une plaque de tôle, tout de suite rouge à blanc : la chaleur, un peu diminuée, était encore intolérable. Il fallut la braver, pourtant. — Il travaillait sous la voûte, bâtissait, posant et assujettissant les briques avec sa pince ; deux hommes, relevés à chaque instant, le servaient. On les arrosait continuellement tous les trois ; la pompe jouait sans relâche, l'eau ruisselait sur leur corps et fumait. "Ne mouillez pas trop," disait l'incombustible ; mais ses aides criaient : "De l'eau ! de l'eau !" Deux ou trois fois, par suite de quelque éboulement intérieur, une partie déjà construite de la paroi s'abattit : n'importe ; il s'obstinait, il s'acharnait. Et quand enfin la plaie eut été refermée, il fallut élever, par derrière cette fragile cloison, un contre-mur épais en grosses pierres liées ; puis encore blinder la maçonnerie de massifs plateaux de fonte, retenus par des cerclages, des traverses de fer. Tout cet ouvrage avait prit plus de douze heures. L'ensorcelé ne lâcha point qu'il n'eût éprouvé la solidité de toutes les pièces, frappé de son marteau, l'un après l'autre, tous les états. Alors seulement se retournant, et croisant ses bras sur sa poitrine, victorieux, d'un ton de tranquille et intime triomphe, il ordonna :

ERREUR POPULAIRE



Delle Alice. — Après tout, l'amour est une loterie. Monsieur Alfred. — Je n'y crois pas, Je n'irais pas loin avec cinq piastres pour vous gagner.

SOUVENT FEMME VARIE



Elle, à son amoureux (le champion du foot-ball). — Monte de marcher avec vous? Mais c'est la plus grande joie de ma vie! Être escortée par le champion!

Lui. — Mais, chère, une simple égratignure de rasoir!
Elle. — Tu appelles cela une égratignure! Si tu penses que je vais marcher avec un balafre!

— En douceur... rendez le vent!

Léger d'abord comme un susurrement, le souffle peu à peu s'anima, s'enfla jusqu'au plein ronflement des tuyères, semblable à une profonde pédale d'orgue. A cette belle musique qui mettait en fuite les fantômes, exorcisait la misère, plus d'un, oh oui! plus d'un comme moi-même enfant, sans trop savoir pourquoi, se sentit là, aux entrailles, quelque chose remuer, vibrer... Tous l'entourèrent. Je crus qu'ils allaient l'embrasser. Un vieux pleura. S'ils avaient su quelque hymne, ces hommes, ils l'auraient entonné sans doute; ils ne surent que balbutier, jurer, applaudir; puis puis des rumeurs, des cris de "Vive le diable!"

Tout à coup on le vit chanceler, faire un demi-tour sur lui-même, les bras étendus; il allait choir, s'il n'eût rencontré le poteau de la grue, auquel il se retint, s'adossa, tout blême.

Il faiblissait le héros, le démon, — le martyr! Inébranlable dans la lutte, l'épreuve du feu subie, il plia. Ses hommes le soutinrent.

— J'ai été trop douché répétait-il; j'ai froid en dedans... j'ai le frisson, je ne peux pas me réchauffer!

Deux camarades le prirent sous les bras pour le ramener à la maison; il fallait le porter presque, en montant l'escalier, le conduire à son lit, où titubant, il tomba comme un plomb... pour ne s'en relever jamais, le pauvre diable! Mais alors nul ne pouvait prévoir un aussi tragique dénouement.

C. DELON.

(La Revue Algérienne).

LES FÊTES DU NOUVEL AN AU TONKIN

Beaucoup ne savent pas comment on fête le nouvel an au Tonkin, écoutons le docteur Pascal qui a passé plusieurs années dans ce pays éloigné. Je n'ai qu'à recopier mes souvenirs de l'année 1886, alors qu'en ma qualité de médecin militaire attaché aux corps expéditionnaires du Tonkin, je me trouvais dans un poste très retiré au Sud-Ouest de la colonie et portant le nom harmonieux de Phu-nho-Quan.

Ce village, à 28 kilomètres de Nin Bink, situé sur une belle rivière aux eaux claires, serpentant au milieu de rochers volcaniques couverts d'une végétation superbe et ressemblant à un décor de théâtre, était le siège d'une garnison de tirailleurs tonkinois, commandée par un petit nombre d'officiers européens. Nous étions bien en tout une demi-douzaine de Français, isolés au milieu des Annamites, n'ayant que des relations très rares avec le reste du Tonkin, par quelques chaloupes à vapeur venant de loin en loin nous apporter le courrier de France. Nous vivions cependant tranquillement au milieu des indigènes, en

très bons rapports avec eux, leur achetant les poules et les cochons, les bananes et les ananas qui constituaient le plus clair de notre nourriture. Ils nous invitaient à toutes leur fêtes publiques ou privées, auxquelles nous assistions toujours curieusement, et c'eût été une injure pour eux que de leur refuser.

La population très dense du village goûtant probablement notre domination paternelle nous aimait beaucoup, était aux petits soins, et nous comblait d'attentions délicates. Elle n'y manqua pas lors du premier jour de 1886.

Pour les Annamites ce jour n'arrive pas le 1er janvier,

mais varie chaque année en raison de leur calendrier qui ne comporte que des mois lunaires au nombre de 13, de sorte qu'en 1886, le jour de l'an tombait le 3 février. Voici de quelle façon se célébraient les fêtes du Têt (c'est ainsi qu'est nommé le premier jour de l'année).

La veille au soir, le 2 février, toute la vie extérieure se trouvait subitement arrêtée dans le village, comme si une épidémie s'était abattue sur les habitants. Tous les travaux commencés s'arrêtèrent, toutes les boutiques, tous les marchés furent fermés, et pour tout l'or du monde on n'eût pu décider un indigène à travailler, sauf à préparer chacun devant sa demeure ce qui constitue le pavoisement du grand jour de fêtes, c'est-à-dire la plantation devant chaque cai gnua (maison) d'un ou de plusieurs hauts bambous dépouillés de leurs feuilles et ornés de faisceaux de plumes de coq, de lanternes annamites analogues à nos lanternes vénitiennes et de drapeaux de différentes couleurs.

Dans l'intérieur de chaque maison les préparatifs se font aussi activement. Sur les murailles de torchis, sur les poutres, sur les portes, on colle de longues bandes de papier de couleur portant des inscriptions et des légendes en langue annamite. On expose sur une sorte d'estrade tout ce que la famille possède de plus précieux, les vêtements de fête, des grandes images représentant des guerriers fantastiques, des diables terrifiants, etc. Devant l'autel des ancêtres qui existe dans toutes les maisons, on renouvelle les tiges de bambous résineux servant de cierges et l'on dépose des offrandes. Enfin les provisions et les victuailles sont amassées en quantité pour suffire aux repas sans fin qui durent pendant sept jours sans presque discontinuer. On n'a plus qu'à attendre le lendemain, tout est prêt.

Le 3 février au matin nous voyons arriver dans la citadelle où sont nos logements, le vénérable Phu (sous-préfet) qui a mis ses plus beaux habits de soie, pour nous rendre visite. Il a même introduit ses doigts maigres aux ongles longs de cinq centimètres dans de vieux gants noisette que lui a donnés un de nos camarades. Suivi de ses nombreux serviteurs portant, qui un vieux sabre de cavalerie, qui un parasol, insigne de son grade, qui sa pipe, qui sa boîte à bétel et ses nombreux coussins, qui sa cadouille, ba-

guette de bambou, longue et flexible avec laquelle il a le droit de caresser ses administrés, etc.

Le cortège s'avance lentement au milieu des détonations d'une centaine de boîtes à pétards qui vous sautent dans les jambes; parvenu devant nous qui attendons sur le seuil de la grande pagode, le Phu nous adresse un discours traduit, phrase par phrase par M. Thioug, notre interprète saïgonnais; protestation de dévouement, souhaits de toutes sortes, etc., sont formulés. Pendant ce temps toute la suite s'est prosternée à terre trois fois de suite, tandis que les porteurs de cadeaux déposent sur des tables, des plateaux chargés de bananes, de mandarines, de confiseries, etc., offrandes respectueuses du Phu.

La cérémonie s'achève par des serremments de main, par la remise de petits carrés de papier blanc et rouge avec inscriptions, en guise de cartes de visite. Les pétards recommencent avec rage et tout le monde s'en va.

Une demi-heure après nous rendons visite au Phu dans sa demeure même où il nous attend, entouré du même personnel, sans compter les curieux qui sont venus et qui, tout-à-l'heure mangeront, boiront, fumeront aux frais du fonctionnaire qui ne reçoit que deux piastres (8 fr. 40) de traitement mensuel. Il est vrai qu'il se rattrape sur l'impôt donc il est chargé faire la levée.

Les cérémonies officielles sont finies, chacun rentre chez soi et la fête, avant tout intime, commence dans l'intérieur des maisons. Le désert se fait dans les rues, on croirait le village abandonné de tous les habitants, si l'on n'entendait derrière les portes de bambou de chaque maison, des rires, des chants, des bruits de pétards, faisant contraste avec le calme extérieur. Et cet état de choses dure pendant sept jours. Ce qu'il s'engloutit de victuailles pendant cette période est inimaginable: d'immenses plats de riz bouilli, des fricots aux poissons, servis dans de petites assiettes, des confitures et sucreries, entre autres une sorte de châtaignes d'eau, confites dans du sucre, rappelant nos marrons glacés etc. Le tout est arrosé de thé et d'eau-de-vie de riz, appelé *tchoum-tchoum*.

Mais comme on ne peut pas toujours manger et boire, on emploie le temps à fumer de nombreuses pipes d'opium et surtout à jouer au jeu national, le *ba quang*. La passion du jeu est extrême et répandue dans toutes les classes indigènes; dans toutes les maisons on s'y livre, et pour la satisfaire les Annamites se dépouillent de tout ce qu'ils ont. Il existe des maisons de jeu dont les propriétaires s'enrichissent aux dépens des pauvres diables. L'opium et le jeu sont la plaie de ce peuple. Il est interdit de jouer en

LA LEÇON DE DANSE



— Mais grand-papa, on dirait que tu n'as jamais su danser! Tiens! Comme ceci?

public pendant toute l'année, sauf pendant les jours du Têt.

Le jeu est très simple et consiste à miser des pièces de monnaie sur certains signes dessinés sur une nate; ces mises sont doublées suivant que quatre sapèques noircies sur une de leurs faces, présentent l'une ou l'autre de ces faces après avoir été agitées dans un vase fermé. C'est un jeu analogue à celui que l'on voit dans nos foires; le banquier toujours plus avantage que les pontes.

Un de nos petits boys, nommé Bâ, qui nous servait à table, avait disparu pendant les six jours de fêtes, lorsque nous le vîmes reparaitre pâle, défait, amaigri et tout honteux. Il avait été jouer, avait perdu toutes ses économies et jusqu'à ses vêtements. Il avait dû en emprunter pour se présenter devant nous.

Le dernier jour de fête du Têt, nous voulûmes nous y associer en offrant des amusements à la population.

Nous organisâmes des vraies régates sur la rivière, avec prix divers. Les amateurs furent nombreux parmi ces gens qui savent nager et conduire un bateau en naissant. Aussi plus de quarante bateaux en bambou tressé, portant quatre rameurs et un barreur, prirent part à la lutte qui fut vivement conduite et très originale, car les rameurs au lieu d'appuyer leurs avirons sur le bordage du bateau, le tiennent perpendiculaire et l'enfoncent ainsi dans l'eau, comme une courte pagaie.

Les incidents comiques ne firent pas défaut, tels qu'abordages, disputes, chavirages et chutes dans l'eau, excitant les rires des nombreux spectateur présents sur les bords de la rivière.

Une vingtaine d'enfants se rangèrent ensuite dans des petits baquets à peine assez grands pour les recevoir, et, armés d'un court aviron plat, partirent pour gagner le but. Beaucoup s'arrêtèrent en route, épuisés par leurs efforts, et quatre seulement purent arriver à la fin de la course. Ils reçurent chacun une piastre et furent salués par le vacarme étourdissant des pétards et des tam-tams frappés à tour de bras par des forcenés musiciens.

Enfin le tout se termina par une chasse au canards.

Deux de ces harmonieux volatiles ayant été lâchés dans la rivière, aussitôt une cinquantaine de nageurs, de tout âge, se lancèrent pour essayer de les saisir. Les canards, très malins, piquaient des têtes, dès que le poursuivant allait les saisir et reparaissaient plus loin. En vain un nageur glissant entre deux eaux veut l'attraper par les pattes. Le canard se doute du coup, ouvre les ailes et va s'abattre à quelques brasses de son ennemi. Mais la lutte était trop disproportionnée: deux contre cinquante, que voulez-vous qu'ils fissent...? qu'ils se laissassent prendre après avoir combattu énergiquement.

Vers le sixième ou septième jour des fêtes seulement on vit sortir des maisons quelques têtes

LA JOIE DU FOYER



Toto, au téléphone.—Est-ce le boucher?
Le boucher.—Oui, madame.
Toto.—Envoyez-moi deux barils de pommes, et un demi-minot d'atocas.
Le boucher.—Bien, madame! Pas d'autres choses aujourd'hui?
Toto.—Ah! oui! Une grappe de bananes et quelques bonbons pour bébé.

d'habitants, au visage pâle, fatigué, hébété, portant la trace des excès de tous genres dans lesquels ils avaient absorbé les économies et le fruit du travail d'une année entière. Mais ils étaient contents quand même, d'avoir inauguré l'année nouvelle et sans regrets, reprirent leur travail, redevinrent ouvriers, cooliers, et souvent pour recevoir des coups de cadouilles. Cela n'inquiète guère ce peuple enfant et insouciant; l'espoir de recommencer dans treize mois lui suffit.

DR PASCAL.

HISTOIRES DE CARÊME

(Pour le SAMEDI)

Après les folies du Carnaval qui sont à peu près les mêmes dans tous les pays du monde, folies qui tendent à disparaître; après les valentins, cette mode hypocrite d'insulter anonymement ceux auxquels on en veut, lâche insulte qui retombe plutôt sur l'expéditeur; enfin, après certains articles de journaux sortis d'une plume féminine hystérique qui semblent écrits sous l'influence de la lune et non à la Belle Étoile, nous croyons que quelques articles saintement humoristiques écrits entre un sermon et un horeny plairont à nos lecteurs.

Puisque j'ai parlé de sermon, le lecteur vaudra bien me permettre de lui en conter quelques uns que j'ai entendus par de dignes et respectables curés de campagne.

Pour quelques uns, le Carême est un supplice, non par le jeûne et les mortifications dont ils donnent l'exemple, mais bien par le travail que leur occasionne la préparation des sermons qu'ils sont obligés de faire eux-mêmes, n'ayant pas les moyens de faire venir un prédicateur. Autrefois la chose était facile, car j'ai connu un bon vieux curé qui depuis cinquante ans donnait chaque année les mêmes sermons, ce qui faisait que chacun le connaissait d'avance.

Aujourd'hui la chose est plus difficile, car le paysan né malin dit: "Voyons si notre curé va répéter le sermon de l'an dernier." Aussi certains curés sont ils sur les dents pour donner satisfaction à leurs ouailles.

De là tant de caucasseries involontaires—pardonnez-moi le mot—dans le saint lieu. Ainsi, vous devez connaître la ruse de ce bon curé dont la mémoire faisant défaut, avait dressé un enfant de chœur à lui souffler son sermon, tout comme dans un théâtre, lequel, un soir de carême, blotti au fond de la chaire avec une lumière, et sur la de-

mande du curé qui lui disait: "Souffle, Michaud," et Michaud souffla la chandelle. Vous connaissez probablement aussi celui qui, prêchant sur la trahison de Judas, et ayant oublié le fil de son sermon, qu'il espérait retrouver, s'écriait sous la forme interrogative: "Et Judas, mes frères, qu'a-t-il fait? je vous le demande, qu'a-t-il fait?... qu'a-t-il fait?...". "Il s'est pendu," s'écria une bonne femme. Et n'ayant pas retrouvé le fil, le curé fut obligé de descendre de chaire au milieu des rires de ses paroissiens. De même que cet autre prêchant sur St-Patrice dont il exaltait les vertus, ayant aussi perdu le fil de son sermon, s'écriait pour le retrouver: "Et où le mettrons-nous, mes frères, ce grand saint? où le mettrons-nous?" "A ma place," s'écria un Irlandais qui avait soif et qui sortit pour prendre un coup, alors que confus le curé descendait de chaire. Vous voyez lecteurs, que j'avais raison de dire que certains curés voient arriver le carême avec effroi. J'en ai connu un toujours de campagne, qui avait le talent de faire accourir les citadins autour de la chaire de vérité, depuis qu'il avait un jour commencé une homélie ainsi:

"Deus dixit Petro oves tue, respondit autem Petrus nescio." Le Seigneur dit à Pierre où sont tes brebis, et Pierre répondit avec la simplicité qui le caractérisait, hélas! Seigneur, je n'en sais rien." En effet, mes bien chers frères, j'ai aussi le droit de répondre comme Pierre, comme rappelant les paroles profondes du grand Saint-Augustin qui prétendait qu'un curé était le soleil de sa paroisse et que ses oreilles en étaient les étoiles, je me demande si vous n'appartenez pas à la catégorie des étoiles filantes, car chaque fois que je monte en chaire... Vous filez."

Cela eut un succès d'énormement jusqu'au jour où ne sachant comment finir son sermon, il s'écria: "Enfin, nous prions pour tous les biens de la terre, comme pois, lentilles, concombres, cornichons. C'est la grâce que je vous désire à tous. Ainsi-soit-il!"

La palme revient toutefois à ce naïf et intelligent curé de X..., lequel recevant un mandement de son évêque, montait en chaire et disait: "Mes bien chers frères, j'ai reçu ici un petit mandement de Monseigneur l'Evêque; comme il y a un peu de politique dedans, que Monseigneur n'y connaît pas grand chose, ni moi non plus et vous encore moins, je laisserai ça de côté et je vais passer à la dispense. Et laissant toute la littérature et la rhétorique de côté, le bonhomme lisait uniquement la dispense, et quand il arrivait aux jours où l'on devait manger que des œufs ou du poisson, il ajoutait très fortement, mais surtout qu'ils soient frais.

Or, comme il les aimait beaucoup et que ses paroissiens l'aimaient beaucoup, on lui apportait durant le saint temps du carême des œufs et du poisson très frais.

Lecteurs, c'est ce que je vous souhaite.

Montréal, 20 Février 1893. GASTON P. LABAT.

ENFANT PRÉCOCE



Gamin, examinant les nouveaux arrivés au bureau de l'émigration.—Si jeune, et dire que ça vient des vieux pays!

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE



Madame Cicéron.—As-tu mal aux orties?
Monsieur Cicéron.—Non; mais je vais bientôt jouer de l'orgue, et je pratique les pédales.

LARD DE LA CONVERSATION



I
La première commère. — Tu sais, le troisième voisin d'en face...



II
...avec toutes ses sinagrées de Sainte Nitouche.



III
— Eh bien...
Le passant. — Pristi ! l'occasion est belle. Du porc frais, s'il en fut. Es-ayons !



IV
La seconde commère. — Tu ne me dis pas cela ! Si on peut...
Le passant, hypnotisant son chien.



V
La seconde commère. — C'est bien fait pour elle ! Ah ! parlez-moi de cela...
Le passant, sifflant dans le lointain. — Carlo !



VI
Miracle. — Un panier qui se sauve tout seul !

MARCHÉ DE NUIT

Il est minuit. Après avoir écouté les voix criardes des prétendus artistes de divers cafés-concerts, je rentre à la caserne. Mon pas résonne sur les pavés, dans les rues silencieuses, à cette heure, de la petite ville d'E... Ma permission est valable pour la nuit entière. Mais que faire dans cette ville où, passé minuit, on risque fort de ne pas même rencontrer un chat ! Mieux vaut rentrer. D'ailleurs, demain matin, il faudra aller à l'exercice, et ce n'est pas trop de six heures de sommeil. Je songe alors aux camarades rentrés ce soir d'une permission de quinze jours. Beaucoup d'entre eux, tantôt, étaient à moitié ivres et tous paraissaient très fatigués. Comme ils doivent bien dormir, maintenant !

Voici la caserne. Elle se dresse, sombre et triste dans la nuit, avec ses murs de briques, qui la font ressembler à une usine. Le lourd bâtiment semble dormir ; deux fenêtres seulement sont encore éclairées : celles du poste et celles du bureau de ma compagnie, la 2^{me}.

Je frappe à la grille, et un homme de garde vient m'ouvrir en se frottant les yeux. Au moment où je pénètre dans la cour, le commandant entre derrière moi. Il ouvre la porte du corps de garde, réveille le sergent, qui se dresse, encore endormi, les yeux clignotants ayant l'air de ne pas comprendre.

— Réveillez vos hommes, et faites l'appel ! dit le commandant.

Le sergent fait l'appel.

— Où est le clairon ?

— Mon commandant, il est allé se coucher dans son lit.

— Il aura huit jours de salle de police. Qu'on aille le chercher, ainsi que celui de la 1^{re} compagnie. Qu'on aille réveiller également MM. Les officiers et qu'on leur dise de venir immédiatement en tenue de campagne.

J'ai compris : le commandant va faire sonner la marche du régiment ; nous allons faire une marche de nuit. Je pose bien vite ma permission sur la table, et je cours au bureau de ma compagnie. Le sergent-major veille encore.

— Vite, en tenue, lui dis-je. Le commandant fait sonner la marche du régiment !

Puis je me précipite dans ma chambre, et je répète :

— Debout ! On va sonner la marche du régiment.

— Va-t'il bientôt se taire, cet imbécile ! dit une voix, au fond de la chambre. On ne peut donc plus dormir tranquille ?

— Il s'agit bien de dormir, lui dis-je. Tu vas dormir sur la route, tout à l'heure !

Plusieurs hommes se sont éveillés :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est pas fini, tout ce ch'ut !

Je répète mon avertissement.

— Ah ! c'est tout ça ? Tu ferais mieux de te taire, sale bleu ! ça ne prend pas !

Et ils se recouchent. Moi, pendant ce temps, je roule ma veste sur le sac, et je cherche à retrouver, dans l'obscurité, mes effets jetés de côté et d'autre.

LES FEMMES ! LES FEMMES !



Charles (2 heures du matin). — Ce que j'ai gagné aux cartes, ce soir ! De quoi t'acheter une belle robe.

Elisa (sanglotant). — Tu en parles à ton aise ! Passer une nuit en dehors ! Que c'est horrible ! les hommes d'aujourd'hui ! Jamais je n'aurais cru être la femme d'un gambler (Bou, hou, hou)... Cher, quelle espèce de robe ça va être ?

Tout à coup, dans la cour, éclate une sonnerie stridente : c'est le refrain du régiment. Les notes cuivrées des clairons déchirent l'air et, dans le silence de la nuit, semblent les cris d'êtres fantastiques. A ce refrain bien connu, tout le monde saute à bas du lit :

— C'est donc sérieux, cette fois ? dit l'un.

— On dormait pourtant bien, dit un autre.

Et dans la caserne, tout à l'heure silencieuse, c'est maintenant le bourdonnement d'une ruche gigantesque. Les bleus gémissent, ne retrouvant pas leurs effets, et réclament l'aide d'un ancien, qui les envoie promener lestement.

L'un des permissionnaires rentrés ivres ne veut pas se lever. Il faut le jeter à bas du lit. Les sergents, prêts les premiers, parcourent les chambres ; ils stimulent les retardataires et jettent un coup d'œil sur la tenue des hommes.

Aussitôt équipé, chacun descend dans la cour, et, dix-sept minutes après la sonnerie, les quatre compagnies sont alignées, immobiles. Mais, pour celui qui y regarde de près, quel désordre dans cette régularité apparente ! Beaucoup, pour être plus vite prêts, ne se sont pas donné la peine de mettre leurs guêtres, et leurs pieds flottent dans les larges godillots. D'autres ont oublié d'attacher le quart au bidon ; d'autres, encore, ont perdu la bretelle de leur fusil ou les crochets de leur sac. Si l'alerte était sérieuse, et s'il fallait aller se battre maintenant, combien resteraient en route !

Les officiers sont tous arrivés. Le commandant cause au capitaine-adjutant-major. Tout à coup, les clairons sonnent garde à vous ! Puis, les commandements se succèdent, brefs et sonores, et le bataillon se met en marche, en silence : les clairons ont reçu l'ordre de ne pas sonner.

Les pas sont trainants et lourds : les hommes courbent la tête :

— Oh ! la bonne petite promenade matinale ! dit un loustic. Il n'y a rien de tel pour vous donner de l'appétit !

Les soldats dorment en marchant. Et moi, j'avance tristement, songeant au bon petit lit bien chaud dans lequel je m'étendrai si j'étais chez moi, au lieu d'arpenter ainsi bêtement la longue route blanche dans la nuit noire.

J. GONDOIN.

Ripan's Tabules prolong life.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

I

UNE NUIT A SÉVILLE

En ce temps, Séville était encore la reine des Espagnes, malgré la suprématie politique accordée par Philippe II à Madrid la parvenue. La capitale nouvelle avait la cour et donnait son nom aux actes de la diplomatie péninsulaire depuis la fin du règne de Charles-Quint ; mais, pour le peuple espagnol, Séville restait toujours la ville royale.

Ses mosquées, transformées en basiliques, son palais maure qui ne le cède qu'à l'Alhambra, ses campagne fécondes et embaumées, fleuve magnifique, sa gloire resplendissante, jetaient un facile défi à ce pauvre et aride coteau, baigné par ce ruisseau bourbeux, le Mançanarez où s'étagaient les vaniteuses masures madrilènes comme le mendiant de Castille redresse son incorrigible fierté sous les lambeaux de sa cape criblée.

Ce n'était pas de Madrid qu'on aurait pu chanter, de Bilbao à Tarifa l'Africaine, et de Valence à Lisbonne, capitale d'un tout jeune royaume :

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto a maravilla

(Qui n'a vu Séville n'a vu de merveille.)

Philippe IV aimait Séville. Au moins une fois chaque année, les riches tentures de l'Alcazar voyaient le jour et secouaient leur poussière pour fêter la bienvenue du souverain. Ce prince, aussi malheureux que faible, avait déjà perdu le Portugal, qui avait proclamé son indépendance et choisi pour roi Jean de Bragança, héritier par les femmes de Jean Ier ; il était en train de perdre la Catalogne, et ses ambassadeurs, comme ses armées, pliaient partout devant le génie ennemi de Richelieu ; mais il ne puisait dans ses revers aucune résolution mâle.

Son ministre favori était chargé de voir, d'entendre, de penser et d'agir pour lui. Fuyant les affaires, cherchant le plaisir, il fermait incessamment l'oreille au grand murmure de la nation espagnole, qui accusait hautement le ministre d'impéritie ou de trahison.

Partout fermentait le mécontentement. Les provinces, ruinées par la guerre et attaquées dans leurs privilèges constitutionnels par les capricieuses réformes du favori, commençaient à refuser la taxe.

Les séditions se multipliant, éclatant à la fois sur les points les plus opposés du royaume. A Madrid, à Valladolid, à Tolède, on avait vu des processions moqueuses courir les rues, lors du dernier carnaval, escortant une bannière ainsi blasonnée, contre toutes les règles de la science héraldique : " De sable, au fossé du même, " avec cette devise cruelle qui faisait allusion aux pertes récentes de Philippe IV et au surnom de Grand que le ministre favori lui avait décerné de sa propre autorité : *Plus on lui prend, plus il est grand.*

A Séville enfin, à Séville, si fière de son titre de *ciudad leal* (cité loyale), on avait trouvé, placardée à la porte de l'Alcazar, une variante plus insolente encore du même thème.

Au lieu de l'écusson, c'était une estampe représentant toujours le fossé symbolique autour duquel se groupaient cinq fossoyeurs :

l'Anglais, le Français, le Hollandais, le Portugais, et le Catalan. La légende amendée portait : *Agrandissement de la maison d'Autriche.*

La cour se divertissait cependant, et les dernières courses de Saragosse avaient été splendides.

La nuit du 28 au 29 septembre 1641 avait été marquée à Séville par un mouvement inaccoutumé. Après les réjouissances de la Saint-Michel, dont l'hermandat d'Andalousie et le bureau du saint-office avaient permis la prolongation jusqu'à onze heures avant minuit, tous les logis s'étaient fermés comme d'habitude et de la Juiverie silencieuse au bruyant quartier des Gitanos, au-delà du fleuve la ville était devenue muette.

C'est à peine si les seranos, dormant debout et balançant leur petite lanterne au bout de la longue hallebarde, entendaient çà et là, dans leur promenade solitaire, quelque chant attardé derrière les jalousies tombées des *maisons de jeux*, tolérées, moyennant larges finances, par le Très-Illustre Audience. Il suffisait alors d'un petit coup frappé aux carreaux pour faire taire romances et guitares.

Mais entre deux et trois heures du matin on aurait pu entendre, au-delà des murailles du nord, le bruit d'une nombreuse cavalcade arrivant par la route de Lorena ; la Puerta del Sol, où se voit encore ce beau soleil peint à la détrempe avec sa chevelure ébouriffée de rayons d'or, leva sa herse et ouvrit ses deux battants à l'appel impérieux de deux cavaliers de la Très Sainte Confrérie parlant au nom du roi catholique.

Trois gardes et un afférez moitié endormis se rangèrent sous la voûte au port d'armes, après avoir lancé pour la forme le *Qui vive!* auquel il fut répondu :

—Sauf-conduit royal !

L'afférez jeta un coup d'œil sur le parchemin déplié, à la lueur des torches que portaient les deux premiers cavaliers. Il mit aussitôt la main à la demi-salade qui lui couvrait la tête, et se recula respectueusement.

Le cavalcade s'engagea sous la voûte.

Elle était composée d'un nombre assez considérable de gens armés qui semblaient, pour la plupart, des serviteurs de noble maison, et de cinq ou six femmes, dont deux, montées sur de superbes genets et voilées, de la tête aux pieds, étaient évidemment des personnes de haute qualité.

Autant qu'on en pouvait juger sous l'ampleur de leurs voiles, l'une atteignait déjà le milieu de la vie, tandis que l'autre était une toute jeune fille. Les duègnes et suivantes qui les accompagnaient avaient des mules pour montures.

La cavalcade venait de loin, sans doute. Les manteaux des gens de l'escorte étaient gris de poussière.

Les archers de la confrérie s'engagèrent les premiers dans la rue étroite et tortueuse qui fait suite à la porte du Soleil. Leurs torches éclairaient en passant les maisons hautes et sombres qui semblaient toutes s'incliner en avant, à cause des appentis sur console qui s'ajoutent d'étage en étage aux logis de l'Espagne méridionale, et qui donnent aux rues l'aspect uniforme d'une voûte à gradins renversés, fendue à sa clef pour laisser voir une étroite bande du ciel.

D'autres contrées cherchent des armes contre le froid : ici, tout est calculé pour détourner les rayons trop ardents du soleil.

Le pas des chevaux allait tantôt sommant, tantôt s'étouffant, selon que la voie capricieuse était ferrée de petits cailloux ou défoncée et recouverte d'un épais tapis de poudre. La rue tournait à chaque instant. La lueur des torches prolongeait l'ombre grêle

des portiques musulmans, ou arrachait quelque faible étincelle aux bizarres magnificences des fenêtres mauresques ; puis tout à coup derrière ces légères et féériques perspectives, se carrait le lourd profit d'une maison espagnole.

Pas une parole n'était prononcée dans l'escorte. De temps en temps, sur son passage, quelque croisée curieuse s'ouvrait, car ce n'était point chose ordinaire que de voir semblable cortège dans les rues de Séville, à cette heure. Au travers des planchettes de quelque jalousie baissée, un long regard suivait les deux torches qui échevelaient dans la nuit leurs flammes fumées et rouges.

On ne savait. Les cavaliers étaient trop peu nombreux pour escorter la reine. En d'ailleurs, pourquoi la fille de Henri IV de France aimée et respectée du peuple espagnol, eût-elle choisi les heures nocturnes pour faire son entrée dans sa loyale cité de Séville ?

On ne savait, en vérité. Les fenêtres se refermaient. La cavalcade muette poursuivait son chemin.

Après un quart d'heure de marches environ, les deux archers de la confrérie s'arrêtèrent en même temps à l'entrée d'une petite place de formes irrégulière, fermée d'un côté par une massive construction d'aspect monumental et sombre, de l'autre par des arcades mauresques dont quelques-unes tombaient en ruine.

L'extrémité opposée de la place s'ouvrait sur une rue courte et large, dont le développement laissait voir le portail gothique d'une église.

L'un des archers dit :

—C'est bien ici la maison de Pilate. Voici le Sépulcre à gauche. Nous sommes sur la place de Jérusalem.

—Si la senora duchesse n'a pas eu à se plaindre de ses fidèles serviteurs, ajouta l'archer en portant la main à son morion de cuir nous nous recommandons à sa munificence.

La plus âgée des deux dames voilées jeta une bourse, qui fut adroitement saisie au passage.

Et les deux archers, à l'unisson :

—Que Dieu, la Vierge et tous les saints soient à tout jamais les protecteurs de Sa Seigneurie, très noble, très illustre et très généreuse !

En Espagne, les superlatifs ne coûtent pas plus qu'en Italie.

—Frappez, Savinien ! ordonna celle qu'on appelait la duchesse.

Un vieux valet, armé jusqu'aux dents et portant sur l'épaule une rondache du temps du Cid Campéador, descendit de cheval et s'avança vers la porte principale de ce grand bâtiment noir désigné sous le nom de " la maison de Pilate. " Il souleva un énorme marteau de fer ciselé qui, retombant de son poids sur la plaque, fit retentir tous les échos des alentours.

L'escorte entière, à ce moment, avait quitté la rue et se développait sur la place.

—Je me nomme Pablo Guttierrez, et je suis de Santarem, dit celui des deux archers qui avait parlé le premier.

Mon camarade a nom Sancho tout court et sa naissance est un secret de famille ; il est de Ségorbe. Que la très illustre senora duchesse daigne ne point oublier les noms de ses fidèles serviteurs, au cas où ils auraient besoin de sa protection très puissante.

Ils s'inclinèrent tous les deux jusque sur le garrot de leurs chevaux ; mais, au lieu de s'éloigner après ce salut, ils levèrent leurs torches et se prirent à compter à voix haute le nombre des serviteurs composant l'escorte.

La duchesse dit :

—Savinien ! frappez plus fort.

Le vieux valet obéit à tour de bras, et l'on

entendit dans la cour inférieure, ou *patio*, les aboiements essouffés d'un vieux chien.

—Zamore a entendu, murmura la duchesse d'une voix changée par l'émotion.

En ce moment, Pablo Guttierrez s'écria :

—Il y avait quinze hommes d'escorte à la porte du Soleil ; je n'en trouve plus que treize. La senora duchesse peut-elle m'expliquer ce mystère ?

Sancho, l'autre archer, comptait à haut voix de un jusqu'à treize.

—Que veut dire cela ? demanda la duchesse : ne manque-t-il aucun de nos hommes ?

—Aucun ! répondit un grand beau cavalier vêtu en gentilhomme et qui avait l'honneur d'être le premier écuyer de Sa Seigneurie, mais il y avait ces deux voyageurs. . .

—Quels voyageurs ? fit la duchesse avec impatience. Frappez plus fort, Savinien !

La porte antique sonna une troisième fois sous les coups répétés du marteau.

—On y va, Vierge sainte ! gronda une voix cassée dans la cour. Les Maures ont-ils repris Séville ?

Pendant cela, Osorio, le premier écuyer, répondit à sa noble maîtresse :

—S'il plaît à Votre Seigneurie, je parle de ces deux voyageurs qui nous suivent depuis Valverde. Peut-être, pour traverser la campagne de Séville qui n'est pas sûre, s'étaient-ils glissés parmi notre escorte.

La plus jeune des deux dames n'avait pas encore prononcé une parole. Elle était immobile sur son joli cheval.

Elle détourna la tête aux derniers mots d'Osorio, et se dirigea vers la porte, dont la grosse serrure criait. La duchesse voulut suivre cet exemple ; mais les deux archers, sans rien perdre de leurs formes respectueuses, lui barrèrent formellement le passage.

—Très puissante senora, dit Pablo Guttierrez, dans nos lits, au berceol, mon camarade et moi, quand l'alguazil mayor nous a requis de vous faire escorte jusqu'à la maison de Pilate, au haut de la rue des Caballerizas, à Séville. Nous retournons de ce pas au Berceol. Faudra-t-il garder le silence, ce qui est pécher par omission et mérite pénitence marquée au neuvième titre de la formule ? Faut-il avouer à l'alguazil mayor que, dans ces malheureux temps de trouble, nous avons fait ouvrir nuitamment la porte de Séville à deux inconnus, mal intentionnés peut-être ?

Les deux battants de la porte grinçaient en roulant sur leurs gonds, le vieux chien géignait : en se hâtant, la voix cassée de l'intérieur dit, avec cette emphase qui ne manque jamais au discours andalous :

—Entrez, qui que vous soyez, et tous tant que vous êtes. Chez Medina-Celi, la porte s'ouvre à toute heure. Le maître est prisonnier, la maîtresse est dans l'exil, mais la maison reste, et jamais on n'a demandé à l'hôte que Dieu envoie :

C'était une grande femme, un peu courbée par l'âge. La lueur des torches montrait ses cheveux gris épais ses traits rudement accusés et l'éclat perçant de ses yeux noirs.

—Osorio, commanda la duchesse, donnez encore dix pistoles à ces bons chrétiens, pour le repos de leur conscience, et qu'il retournent d'où ils sont venus.

Il paraît que Pablo Guttierrez et même Sancho tout court n'en demandaient pas davantage, car ils ne protestèrent plus, et, à peine le premier écuyer leur eut-il compté les pistoles, qu'ils tournèrent bride en appelant sur lui toutes les bénédictions célestes.

La jeune dame, cependant, passait à cheval la porte haut-voûtée de la maison de Pilate. La senora duchesse la suivait de près. Vous eussiez vu sur le seuil cette grande femme à la taille courbe, qui, redressée à de-

mi et la bouche entr'ouverte, soulevait d'une main sa lanterne, tandis que son autre main étreignait sa poitrine.

Ses jambes tremblaient violemment. Le vieux chien rampait jusque sous les jambes de chevaux et poussait des hurlements étranges.

—Est-ce que tu es fou, toi aussi, Zamore ? murmura la vieille, dont l'œil dur se mouilla.

La duchesse écarta son voile. Le rayon de la lanterne frappa ses traits mélancoliques et fatigués par la souffrance, mais qui gardaient une admirable beauté.

—Zamore se souvient, Catalina, dit-elle.

Un grand cri s'étouffa dans la gorge de la vieille femme. Elle se laissa choir sur ses genoux, tandis que la lanterne s'échappait de ses mains.

Zamore, qui avait entendu son nom, se redressa sur ses quatre pattes et jappa en tendant le cou. Il parvint à lécher la main que sa noble maîtresse abaissait vers lui en se retenant au pommeau de la selle.

Mais Catalina s'était relevée.

—Pascual ! Pedro ! Antonio ! cria-t-elle d'une voix tout à coup vibrante et rajeunie hors du lit, fainéants, à votre devoir ! Zamore l'a reconnue le premier : les chiens ont une âme. Que Dieu soit remercié ! Que la Vierge sainte soit bénie ! J'ai tant prié pour votre retour, senora de mon cœur, ô ma chère maîtresse ! Bonjour, Savinien ! je te reconnais bien, malgré ta barbe grise. . . Holà Pedro ! Antonio ! les deux Pascual ! malheureux ! Des torches pour recevoir celle qui est la première après Dieu dans votre maison ! Salut, seigneur Osorio ! Vous êtes parti enfant, vous revenez homme. . .

—Et celle-ci ! s'interrompit-elle en se précipitant sur la main de la plus jeune des deux dames, qu'elle baisa avec une tendresse dévote, est-ce ma petite Isabel, la fille de mon lait, mon amour, mon orgueil ? Jésus mort pour nous ! on grandit donc aussi dans l'exil ! Elle chancela, brisée par son émotion.

Toute l'escorte avait maintenant franchi le seuil. La plupart des cavaliers et toutes les femmes suivantes avaient déjà mis pied à terre.

C'était une cour vaste, mais assombrie par les hautes constructions qui l'entouraient. L'herbe y croissait entre les dalles.

Aux luciers nocturnes qui tombent incessamment du ciel pur dans ces sereines contrées, on apercevait la perspective confuse de deux portiques à basses et lourdes arcades. Au fond, le corps de logis arrêtait la vue par ses lignes massives et d'une grandeur étrange.

Sous le cloître de gauche, trois clartés s'allumèrent à la fois ; quatre hommes s'élançèrent à demi nus : un vieillard et trois jeunes gens.

—Que t'avais-je dit, Catalina ? s'écria le vieux en se hâtant à larges en-jambées, j'avais rêvé de nuages s'écartant pour nous laisser voir le soleil ! On n'a pas prononcé le nom de ceux qui viennent, mais qu'est notre soleil, Medina-Celi ? A genoux, enfants ! plus près, sous le pas du cheval ! Les Nunez font cela pour leur senora et pour la reine.

Les torches éclairaient la scène de leurs éclats rouges et vacillants. Les quatre Nunez étaient agenouillés : Pascual le vieillard, les trois jeunes gens (Pascual IIe, Pedro et Antonio) ; Catalina pressait la main de la jeune dame contre les lèvres.

Celle-ci releva son voile à l'exemple de sa mère, et découvrit cette fine et merveilleuse beauté des fleurs de l'Andalousie. Le genou d'Osorio lui servait d'étrier ; elle tomba, leste et gracieuse, dans les bras frémissants de sa nourrice.

La duchesse descendit à son tour et donna

sa belle main aux baisers pieux des Nunez. Il y a un charme dans le retour, quelles que soient d'ailleurs les causes concomitantes de tristesse. Les gens de l'escorte joyeux ; peu à peu, la cour s'emplissait de bruits où perçaient déjà quelques rires.

—Silence ? ordonna la duchesse ; l'exil est fini, mais la proscription n'est pas levée. Cette maison n'est-elle pas toujours veuve de son maître ?

Comme pour prêter plus de force à ses paroles, la flamme des torches éclairait ses longs vêtements de deuil.

—Nul n'a le droit de se réjouir ici, ajouta-t-elle, tant que la dure captivité pèsera sur notre seigneur le duc.

La cour était muette. On entendait la brise nocturne dans le feuillage sonore des grands vieux orangers plantés le long des écloîtres.

Eléonore de Tolède, duchesse de Medina-Celi, reprit, en s'adressant aux Nunez :

—Mes bons amis, vous n'étiez pas prévénus : peut-être n'y a-t-il point d'apportements préparés pour nous recevoir ?

Catalina se redressa.

—Qu'avions-nous donc à faire, dit-elle, nous, vos serviteurs, sinon à espérer votre retour ? Dieu merci ! l'homme a encore le bras robuste, et les enfants sont de bons éteurs. Les chambres sont comme au moment du départ ; vous n'y trouverez même pas l'odeur de l'absence. Chaque matin, depuis quinze ans, l'air a pénétré derrière les draperies des alcôves ; chaque soir, le soleil couchant a souri au travers des jalousies entr'ouvertes. La poussière du lendemain ne s'est pas ajoutée à celle de la veille.

C'était notre devoir et notre bonheur ; nous faisons comme si le logis eût gardé ses nobles hôtes. . . et nous disions parfois : A quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils arrivent, ils trouveront tout ce qu'ils ont laissé : des murs sains, des couches fraîches et des serviteurs dévoués.

Autour de ses lèvres et sur la bouche des quatre Nunez, il y avait le même sourire.

La duchesse leur donna de nouveau sa main, et dit plus gaiement :

—On nous aime donc encore ? Merci, bonnes gens. . . Messieurs, retirons-nous.

Pascual se dirigea aussitôt vers l'entrée d'honneur, qu'il ouvrit à deux battants. Le Zamore alla se poster auprès du seuil pour mendier une caresse au passage.

La duchesse, appuyée sur le bras d'Osorio et suivie par ses femmes, ouvrit la marche. On pénétra sous le vestibule aux piliers orientaux, aux peintures murales naïvement éclatantes. Tout était comme la nourrice l'avait annoncé. Ces revenants auraient pu croire que leur absence n'avait été qu'un rêve, si les années écoulées ne laissaient après elles des témoignages trop certains.

La duchesse Eléonore avait quitté ces lieux dans tout l'éclat de sa jeunesse fière et heureuse, emportant dans ses bras jusqu'à la litière de voyage un tout petit enfant, son espoir, son trésor. Elle revenait maintenant, la duchesse Eléonore, toujours belle, mais belle de cette austère et douce beauté qui couronne le front des mères.

Et l'enfant d'autrefois était cette adorable jeune fille d'aujourd'hui, à la taille souple et haute.

Catalina, la nourrice avait eu raison de le dire, on grandit aussi dans l'exil. Mais voyez ces plantes qui nous viennent de loin et qui croissent sevrées du soleil natal. Parmi les suaves rayonnements de la jeunesse et derrière le charme qui couronnait le front d'Isabel, vous eussiez entrevu je ne sais quelles vagues mélancolies

La duchesse parcourut, grave et muette,

ces imposantes galeries qui lui parlaient de tant de souvenirs. Arrivée à la porte de sa chambre, elle déposa un baiser sur la joue froide d'Isabel, et passa le seuil, pressée qu'elle était sans doute de se donner tout entière à sa méditation.

Isabel avec le cœur serré. Aurait-elle su dire pourquoi? Peut-être, car les plis de son voile avaient tressailli quand on avait attiré l'attention de sa mère sur ces deux voyageurs mystérieux, mêlés furtivement à l'escorte, puis furtivement disparus.

Son appartement était dans le même corridor que celui de sa mère. C'était Catalina qui lui servait de guide: les Nunez distribuaient les serviteurs et gens de l'escorte dans les diverses parties des communs.

—Voici notre chambre, nina...commença-t-elle.

Puis, se reprenant:

—Noble Senorita, voici la chambre où nous dormirons toutes deux.

Elle ouvrit la porte, Isabel, accordant à peine à l'ameublement un regard distrait, gagna précipitamment la fenêtre.

Et cependant l'ameublement avait pour elle un intérêt tout particulier. La pièce principale était un berceau de métal ciselé, orné de ses tentures à la fois riches et charmantes. Le long des murs tapissés de cordouan, des multitudes de jouets s'amoncelaient. Dans le berceau il y avait une poupee étendue.

Était-ce le dernier jeu d'Isabel enfant? Était-ce mélancolique amusement de la pauvre nourrice?

—Senorita, dit celle-ci tristement, vous étiez trop jeune: vous ne vous souvenez de rien!

Et comme Isabel pensive restait à la fenêtre, dont elle avait soulevé les rideaux:

—Ceci est votre petit lit, Senora. Vous teniez là dedans, et il était bien trop grand pour vous. Voici vos joujoux, la poupee que vous aimiez le mieux, le gitano...le contrebandier...le moine...et ce char mignon dans lequel je vous traînais sous les laurier-roses, là-bas, autour de la fontaine. Est-ce que vous vous trouvatés plus heureuse dans cette Estramadure où il n'y a déjà plus de cactus vermeils ni de lentisques à l'ombrage parfumé?

—Bonne nourrice, dit Isabel, je me suis toujours souvenue de vous, mais tout le reste est sorti de ma mémoire.

—De moi! s'écria Catalina; rien que de moi! Sainte Vierge, je fais vœu de tresser une couronne en fil d'or pour la tête de votre divin fils!

La nina se souvenait de moi! Si vous saviez comme je vous aimais, Senorita...et comme je vous aime! Une fois, dans les premiers temps de votre absence, j'avais fait un rêve...car je rêvais toujours de vous...je vous avais vue tout habillée de blanc dans une barque abandonnée au cours du Guadalquivir...

—Catalina, interrompit brusquement la jeune fille, qu'y a-t-il sous cette fenêtre? la nuit est sombre et je ne peux distinguer les objets.

Un gros soupir souleva la poitrine de la nourrice.

—Il y a la place, noble Senorita, répondit-elle, la place de Jérusalem avec la rue des Cabellerizas à gauche, la rue Impériales à

droite: en face, l'arcade mauresque sous laquelle vous aimiez tant voir danser les gitanos.

—Et par quelle rue sommes-nous arrivés cette nuit? interrompit encore Isabel, nous venons de la porte du Soleil.

—Vous êtes arrivés par la rue des Cabellerizas, Senorita.

—Merci, bonne Catalina. Nous nous reverrons demain. Je veux causer avec vous souvent. Où est la chambre d'Encarnacion?

La nourrice jeta un regard jaloux sur une fillette à l'œil de feu, aux cheveux plus noirs que le jais, qui disposait déjà dans un coin de la pièce les bagages de sa jeune maîtresse.

—N'avez-vous donc point de duègne? demanda-t-elle vivement.

L'idée lui venait sans doute de se proposer pour cet important office.

—Il ne m'est pas encore arrivé de sortir sans ma mère, répondit Isabel, qui répéta: Où est la chambre d'Encarnacion?

Catalina montra du doigt une porte communiquant avec la ruelle du grand lit.

—À demain donc, bonne nourrice, dit Isabel; la fatigue m'accable, je sens que j'ai besoin de sommeil.

En un clin d'œil Catalina prépara le lit. Encarnacion ne lui disputa point cet honneur. Le regard de la bonne femme fit le tour de la chambre, puis elle se retira après avoir baissé encore une fois le bout des doigts de sa nina.

(A suivre)

J. G. LAVIOLETTE, M. D.
217 rue des Commissaires,
MONTREAL.

CHER MONSIEUR,

J'éprouve le besoin de vous déclarer qu'après avoir souffert d'une bronchite de deux années, je suis enfin guéri, grâce à votre Sirop de Térébenthine.

En 1891 j'ai eu, comme bien d'autres, la grippe, la fameuse grippe, avec des symptômes bronchiques assez sévères. Depuis lors je ne cessai de tousser jusqu'à l'été suivant. Les chaleurs semblèrent mettre un terme à cet état de choses.

En janvier 1892 j'eus une nouvelle attaque de grippe, et je repris mon ancienne toux avec plus de vigueur que jamais. À l'été, je me crus guéri, mais quand le froid reparut, ma bronchite s'annonça encore, et sérieuse.

Durant tout ce temps-là j'éprouai la série ordinaire des médecines brevetées et autres, tous les sirops imaginables que je fabriquais moi-même ou que j'achetais chez les pharmaciens. Rien n'y fit. Un jour je lus dans un journal l'annonce de votre Sirop de Térébenthine et je me payai le luxe d'un nouvel essai. À la quatrième bouteille je m'aperçus d'une amélioration assez notable: mes crises de toux étaient moins fréquentes et l'expectoration, devenue moins tenace, se faisait avec plus de facilité.

J'ai commencé à me soigner en décembre, et aujourd'hui je me considère guéri, parfaitement guéri. Je ne tousse plus, et je m'aperçois que mes bronches sont redevenues ce qu'elles étaient avant l'invasion de la grippe.

Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez le plus utile à la cure d'autres personnes chez qui la grippe aurait laissé des traces aussi ennuyantes qu'une bronchite chronique.

J'ai bien l'honneur d'être,

Monsieur le Docteur,

Votre très humble et dévoué collègue,

N. E. DIONNE, M. D.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste. - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent **33 MILLIONS** de Livres.
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 1^{er} FÉVRIER,
Après-midi et soir.)

LA GRANDE COMPAGNIE BURLESQUE

— DE —

ROSE HILL

35 — JEUNES ET JOLIES ARTISTES — 35

— ET —

15 — EXCELLENTS COMÉDIENS — 15

Décor de toute beauté, illusions des plus extraordinaires, transformations merveilleuses, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante: GRIMES CELLAR DOOR.

QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE, 4032

Un bon siège réservé pour 50c. Un bon siège réservé, aux Matinées 25c.

Semaine commençant le 6 Mars. Matinées
Mercredi et Samedi

MARION MANOLA et JOHN MASON

DANS LA HAUTE COMÉDIE

L'AMI FRITZ

Le grand succès du Théâtre Français
300 soirs à Paris.

Jolie musique

Action superbe

Harmonie gentille

Costumes magnifiques

Scènes grandioses.

Prix: 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.

Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, à la Cie de Pianos New-York, et au Windsor.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour la semaine finissant le 11 Février 1893:

25,609 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies. 50 cts. la Bouteille



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypocondrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Les Nerveux Impétueux et les Maladies Nerveuses seront envoyés gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Port-Vienne, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous la direction par la
KOENIG MED CO. CHICAGO, ILL.
Attention: Ce remède se vend 6 pour \$5

A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. Levesque
J. A. Emery
Mrs. Mabel

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WATMSLEY, Président Louisiana National Bank.
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. — Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE S^{TE}-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LIVRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Specimen franco sur demande.*

LA CORDONNERIE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Louvois, Paris France.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, efficient. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

A. LEOPRE

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCESSIONALE A SHERBROOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,
MARDI, 14 MARS 1893

Prix Capital \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980

3,434 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquitième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$0.50; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:

11 Billets Complètes ou leur équivalent en fractions pour \$50.

Taux spéciaux pour les agents, Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CORBAC, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.